

LA REVUE DU CAIRE

لا ريفى دى كير

SOMMAIRE

	Page
ALEXANDRE PAPADOPOULOU... Georges Dumani.....	83
X X X La Géographie chez les Arabes.....	87
GUSTAVE LEFEBVRE Maspéro	101
JULIEN BENDA Du rôle de l'Edicateur dans la Lutte pour la paix	108
JEAN SYTE Prométhée enchainé	120
PIERRE EMMANUEL..... Balzac et Nerval	124
ALEXANDRE ADOPOL Le batelier du Nil.....	128
RENÉ SUDRE Le rythme des climats	133
FRANÇOIS DORIENT L'Ezbekieh.....	138

LA VIE LITTÉRAIRE A PARIS

PIERRE DESCAVES Les quatre lauréats de 1950	145
Pierre Mac Orlan	150

LES ARTS - LA MUSIQUE

RENÉ DUMESNIL..... San Martin	159
Les Pèlerins d'Emmaus	163

rdc

ÉGYPTE : 18 PIASTRES

MPRIMERIE SCHINDLER — LE CAIRE

GREEN'S COMMERCIAL AGENCIES

(J. GREEN & Co.)

LE CAIRE

Tel. 79948

B.P. 600 - C.R.C. 25998



ALEXANDRIE

Tel. 28666

B.P. 1867 - A.R.C. 17262

PRINCIPAUX FOURNISSEURS DES UNIVERSITES ET
ADMINISTRATIONS GOUVERNEMENTALES en articles
PHOTOGRAPHIQUES — CINEMATOGRAPHIQUES
OPTIQUES

comprenant

Cameras, films, papiers, appareils photographiques
et cinématographiques de développement pour
Studios, appareils de reproduction « Ruthurstat »,
installations pour microfilms, produits optiques.

APPAREILS ET INSTRUMENTS ELECTRIQUES
INSTALLATIONS CINEMATOGRAPHIQUES
INSTALLATIONS ELECTRONIQUES

et compris

Postes radiophoniques récepteurs et transmetteurs,
téléphones, réseaux téléphoniques internes, amplifi-
cateurs de son, microphones, hauts-parleurs, cables,
etc., etc.

*Le tout
sous le contrôle d'un
département technique
spécialisé*

SUR DEMANDE

Démonstrations et plus amples renseignements.



Geugeot 203



CONCESSIONNAIRES: G. PAVID & C° - RUE ELFI BEY

BANQUE DE L'INDOCHINE

SOCIÉTÉ ANONYME

AU CAPITAL de 1.275.000.000 FRANCS

SIÈGE SOCIAL : 96, Bd. HAUSSMANN PARIS (8e)

Succursales et Agences :

BORDEAUX, MARSEILLE

LONDRES

INDOCHINE, CHINE, HONGKONG

TOKYO, SINGAPOUR, BANGKOK, PONDICHERY

PAPETE, NEUMEA

SAN FRANCISCO

DJEDDAH, DHAHRAN (Arabie Séoudite)

HODEIDAH (Yemen)

DJIBOUTI (Côte Française des Somalis)

ADDIS ABEBA, DIRE DAOUA (Ethiopie)

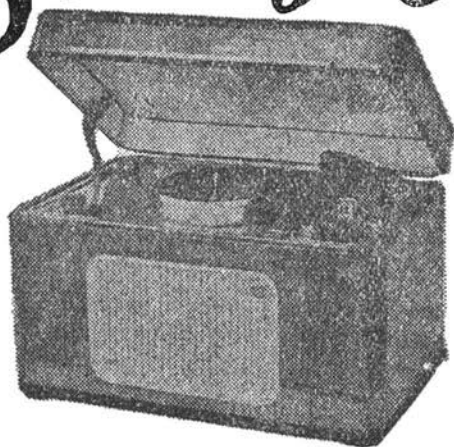
BANQUE D'INDOCHINE (South Africa) Ltd.
Johannesburg,

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

CORRESPONDANTS DANS LE MONDE ENTIER

ENREGISTREMENT MAGNETIQUE SUR FIL
JOINT L'UTILE A L'AGREABLE
APPAREIL IDEAL POUR DICTER VOTRE COURRIER
ET POUR VOS SOIREES DANSANTES

LE *Sonofil*



R.C. 3518

Une fabrication
de la DIVISION "ELECTRONIQUE"

des ATELIERS DE CONSTRUCTIONS
ELECTRIQUES DE CHARLEROI

SOCIÉTÉ ANONYME



TEL. 59816

40, Rue Falaki - Le Caire

• OROSDI - BACK • OROSDI - BACK •

OROSDI - BACK • OROSDI - BACK • OROSDI - BACK • OROSDI - BACK •

NOUVEAUTÉS

D'ÉTÉ

AUX
ÉTABLISSEMENTS



OROSDI - BACK • OROSDI - BACK • OROSDI - BACK • OROSDI - BACK •

LE CAIRE

R. C. 302

PORT - SAID

“AL-CHARK”

SOCIÉTÉ ANONYME EGYPTIENNE D'ASSURANCES

ASSURANCES-VIE en cours au 31 décembre 1948

L.E. 6.200.000

Total des Réserves

L.E. 1.145.000

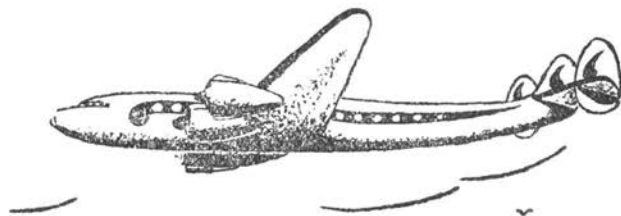
TOUTES ASSURANCES

VIE — ACCIDENTS — INCENDIE
AUTOS — PRÊTS HYPOTHÉCAIRES

Quiétude et Sécurité par les Polices

“AL CHARK”

Quand vos affaires vous appellent



Si vous gagnez un temps considérable dans vos déplacements vous pourrez être sur place pour vos affaires et c'est tellement plus sûr. Surtout vous pourrez, en traiter d'avantage et augmenter ainsi vos bénéfices. N'hésitez pas.

AIR FRANCE

Le Caire: Midan Soliman Pacha Téf. 79915

Agence : Imm. Shepheard's Tél. 45670

Alexandrie : 3, rue Fouad 1er Tél. 20941

AINSI QUE TOUTE AGENCE RECONNUE

LA REVUE DU CAIRE

FONDÉE EN 1938
VOL. XXVI No. 136

JANVIER 1951

DIRECTEUR :
Alexandre Papadopoulo

GEORGES DUMANI

La dernière fois que je lui parlai, c'était au téléphone à Alexandrie, le 15 octobre dernier. Il me dit d'une voix chevrotante qui éveilla mon inquiétude: "On me transporte à l'hôpital dans une heure. Je vous enverrai un article la semaine prochaine". Hélas, près de deux mois plus tard, il devait y mourir et l'article n'a jamais été écrit.

Il est d'usage d'apporter des fleurs sur les tombes, des fleurs de rhétorique aux littérateurs. Mais les quelques mots que nous assemblons ici sont aussi dépouillés et aussi sincères qu'il l'eût aimé, lui dont les derniers livres sont tellement directs, lui qui n'était plus préoccupé que par le fond, par l'idée à exprimer, à qui il laissait le soin de mouler elle-même sa forme. Quelle différence avec un Dumani d'autrefois, surtout esthète et qui se complaisait souvent dans les phrases précieuses et des recherches de pure forme dans cette langue française dont il avait une si profonde intuition. Mais cette attitude artiste, ce formalisme, il les avait tout naturellement délaissés comme un costume voyant, une cravate trop recherchée, qui ne conviennent plus après un certain âge. Dans son cas, le mûrissement avait été intellectuel et surtout moral et il le devait à son intelligence de la psychologie humaine et de la politique, à une généreuse capacité de se passionner

pour la cause de la justice et de l'humanité. — Car hélas, l'âge n'apporte pas d'habitude par lui-même ce mûrissement et, au contraire, on voit tant de gloires littéraires s'amuser encore à ces jouets sonores que sont les mots sans réfléchir au vers de Mallarmé :

Aboli bibelot d'inanité sonore

Bien souvent le vieillissement entraîne le durcissement et comme une sclérose des élans de fraternité humaine, un scepticisme cynique qui s'amuse de la folie des autres et cherche à cueillir égoïstement quelques plaisirs avarés. Dumani a tracé dans sa vie la courbe inverse. La passion de la politique de sa jeunesse, les prestiges de l'homme mûr, beau parleur, esthète qui désirait jouir avec raffinement de tous les plaisirs de la vie, les succès de la carrière, inclinaient plutôt à ne pas sentir émotionnellement les problèmes quotidiens d'une humanité souffrante. Mais Dumani était de l'étoffe de ceux à qui l'expérience sert à quelque chose. La guerre de 1939 et surtout la fin de la guerre, avec les immenses désillusions qu'elle a apportées, a transformé sa vision des choses. Vieilli, d'ailleurs, les plaisirs et les sensations avaient perdu de leur acuité. Il n'entendait plus si fort le chant des sirènes et pouvait choisir sa route au compas d'une raison généreuse et d'un cœur qui s'était détaché des vanités. L'humanité souffrante, il l'accueillit véritablement en lui et s'attacha à ressentir avec une acuité minutieuse tout ce qu'il y a d'insensé comme tout ce qu'il y a d'inévitable dans le destin de l'homme et dans l'aventure de notre temps. Ses derniers livres, *Le Temps de Souffrir*, *Le Disque des Jours*, *Point de Vue*, *Goha et son Ane*, il les composait à un

rythme pressé persuadé qu'il n'y avait pas de temps à perdre et qu'il fallait à tout prix délivrer son message. Les menaces d'une nouvelle guerre, tous les malheurs d'une paix boiteuse, l'hypocrisie et la bêtise, l'ambition et la cruauté, les désordre de la Société, toutes ces forces qui poussent au chaos, il les dénonçait et les fustigeait au nom de l'humble espérance d'une vie simple et fruste dans la dignité qui habite le coeur innombrable des peuples. Il ne cherchait plus à faire de la littérature et c'est pourquoi il en faisait de l'excellente: jamais son style d'autrefois n'a approché de la simplicité, de la transparence aisée, de la précision et de la pureté qu'il a dans ses derniers livres. Et souvent, une discrète poésie soulève comme malgré lui la phrase. On ne peut s'empêcher de songer à Anatole France, à qui il vouait un véritable culte, tant la clarté de la pensée et la limpidité du style sont naturelles et profondes.

Tant pis si ces messages, disait-il, devaient être autant de cris dans le désert. — D'ailleurs tout écrit a toujours une action, si faible soit-elle. En tous cas, il se délivrait ainsi de son angoisse et accomplissait son devoir, tout son devoir, envers les autres et donc envers lui-même. Dumani a fait tout ce qu'il a pu, non seulement par la générosité de l'intelligence, par la participation de la sensibilité et par l'effort d'écrire tant de pages, qui sans doute contribua à l'user, mais aussi en payant de ses deniers l'impression de ses livres en des moments où il fut particulièrement gêné. Oui, voilà un homme de qui on peut dire qu'il a fait tout ce qui était en son pouvoir pour dénoncer la guerre qu'il voyait venir et pour contribuer à la cause de la Paix qu'appellent de leurs vœux tous les hommes.

Tout cela, nous le disons d'abord, parce que lui-même considérait que c'était désormais sa seule activité importante. Ajoutons qu'il est, et de loin, le plus grand prosateur égyptien de langue française et que peu de personnes ont servi autant que lui, en Egypte, les vrais intérêts de la culture française. Il fut notamment un des principaux fondateurs de la Revue du Caire, l'animateur enthousiaste de ses débuts, son Administrateur et membre de son Comité Directeur pendant plusieurs années. Jusqu'au bout d'ailleurs, il lui a conservé son amitié et n'a cessé de collaborer à notre oeuvre.

Aussi n'est-ce que provisoirement que nous lui disons *adieu* ! en ces quelques pages, car nous espérons réunir plus tard quelques articles substantiels de ceux qui l'ont le plus approché pour faire connaître comme elle le mérite, dans cette perspective rigoureuse que seul donne l'ultime départ, l'oeuvre littéraire et l'oeuvre humaine de notre ami Georges Dumani.

ALEXANDRE PAPADOPOULO

La Géographie chez les Arabes

N.D.L.R. On vient de fêter le jubilé de diamant de la Société Royale de Géographie d'Égypte, et à cette occasion, quelques uns parmi les plus grands savants géographes du monde ont été invités par l'Égypte et ont réhaussé de leur présence les célébrations de cet anniversaire. Notre distingué collaborateur M. Jean Edouard Goby retracera pour nos lecteurs, le mois prochain, l'histoire et le rôle de la Société Royale de Géographie. Mais nous croyons particulièrement intéressant de rappeler à ce propos la dette de reconnaissance que doit l'Europe de la Renaissance et des premières explorations aux Géographes arabes et musulmans qui bien avant avaient traversé les déserts et sillonné les mers.

Lorsqu'on parle des grands explorateurs, de ces voyageurs et géographes qui ont découvert le monde, on pense presque toujours à quelques noms seulement comme Christophe Colomb. On en oublie bien d'autres qui n'ont peut-être pas découvert un continent entier, mais qui ont contribué tout de même au développement de la géographie. Parmi eux occupent une place très importante des voyageurs arabes qui relataient leurs explorations quelque six cents ans avant les grandes découvertes de la fin du Moyen-Age.

La géographie s'est développée très tôt chez les Arabes. Il est vrai qu'elle n'est pas pour eux une science exacte élaborée dans un cabinet de travail par un savant. A cette époque, le géographe est presque toujours lui-même un voyageur. Il évalue la distance entre les villes en journées de marche et c'est en interrogeant les habitants du pays, en

ouvrant devant les spectacles exotiques des yeux attentifs, qu'il amasse la gerbe de faits qu'il rapportera plus tard dans son pays.

Il ne faudrait cependant pas croire que la géographie des Arabes soit purement descriptive et anecdotique et que leurs savants sont seulement des observateurs et des compilateurs. On trouve également parmi eux des théoriciens qui ont abordé avec hardiesse les calculs et les conceptions générales.

Les géographes arabes ont tous connu et admiré les oeuvres des savants grecs et notamment de Ptolémée et se sont inspirés de ses théories. Pour eux, les terres émergées forment une sorte de continent rectangulaire, entouré de tous côtés par l'Océan qu'ils se représentent comme une sorte d'immense fleuve. Le globe est divisé en climats déterminés d'après la longueur du plus long jour de l'année. Les Arabes ont apporté à la connaissance du monde une contribution importante sur plusieurs points. Ils ont d'abord cherché à établir avec précision une mesure des longitudes et surtout ils ont tenté, chose admirable pour l'époque, une expérience scientifique délicate et précise: la mesure d'un arc du méridien. Le calife Mamoun réunit dans ce but un groupe de savants. Ces savants se rendirent en un point d'une vaste plaine, sans doute dans les solitudes sablonneuses de l'Euphrate. Là, ils se partagèrent en deux groupes. L'un de ces groupes marcha vers le nord, en allant droit vers le Pôle jusqu'à ce que celui-ci se fut élevé d'un degré. L'autre groupe marcha vers le sud, jusqu'à ce que le Pôle nord se fut abaissé d'autant, puis ils se rejoignirent et comparèrent leurs observations. Ils aboutirent à une évaluation de 47.325 kilomètres pour la circonférence de la terre.

Parmi les plus célèbres géographes arabes, citons Fa'Koubi et Ibn Khordâbdêh. Le premier, qui écrivait vers l'an 900 de l'ère chrétienne est le père des sciences géographiques arabes. Le second, contemporain du premier et qui fut directeur des postes a laissé un livre intitulé *Des Voies et des Royaumes*. Son oeuvre est intéressante, en particulier en ce qui concerne les régions du Tigre et de l'Euphrate.

Le plus connu des géographes arabes est certainement Edrissi. Membre de la famille des Edressites, qui donna au Maroc une dynastie de Sultans, Edrissi était né à Ceuta, vers l'an 1100. Il fit ses études à Cordoue et entreprit, jeune encore, de grands voyages. Il visita le Portugal, l'Andalousie, le Maroc l'Algérie sans doute aussi les côtes de France et d'Angleterre. Il fut appelé en Sicile par le prince normand Roger II. Ce prince lui ayant demandé de construire quelque chose qui représenterait le monde, Edrissi se fit remettre une masse d'argent et fabriqua avec ce métal des cercles emboîtés les uns dans les autres et représentant la sphère céleste, puis un disque figurant la terre.

Les ports de Sicile étant très fréquentés, Edrissi put interroger de nombreux voyageurs. Sa situation à la cour d'un prince chrétien, lui permit de se procurer des renseignements sur des pays peu connus des géographes musulmans. Son enquête s'étendit jusqu'à la Péninsule Scandinave.

Presqu'au même rang qu'Edrissi par la renommée, il faudrait placer le géographe Aboul Feda qui utilisa l'oeuvre des savants qui l'avaient précédé en y ajoutant peut-être de curieux renseignements concernant en particulier la Syrie.

Moins connu que les précédents est Obeid Alla Yakout. Né vers la fin du douzième siècle, il était l'esclave d'un riche marchand de Bagdad, qui lui permit de faire des études, l'associa à son commerce, ce qui le mit à même de voyager à travers la Perse et la Syrie. Son maître étant mort, il vint se fixer à Merv, qui était alors un des centres les plus florissants de la civilisation musulmane. Il fut séduit par la bienveillance des habitants et émerveillé par la richesse des dix bibliothèques de la ville. Malheureusement, il fut témoin de l'invasion de Gengis Khan et des horreurs qui l'accompagnèrent. Il dut s'enfuir, tenta de se fixer à Mossoulet vint enfin mourir à Alep. Son oeuvre est un dictionnaire fort étendu et précis. Il donne par ordre alphabétique la description des villes et des provinces et la biographie des hommes illustres qui en furent originaires. Au souci de la précision scientifique, il joint une sensibilité qui donne beaucoup de grâce et de poésie à ses descriptions et à ses anecdotes.

Aux géographes proprement dits, il faudrait ajouter, pour rendre compte de l'importance attachée par les Arabes à l'étude de la terre, les auteurs des instructions nautiques. Les relations commerciales entre les pays musulmans, l'Inde et la Chine étaient fréquentes et régulières. Les vaisseaux étaient conduits par des capitaines formant une sorte de confrérie qui avait ses règles et son honneur professionnel.

Ces navigateurs très expérimentés ont laissé des instructions nautiques, des livres de pilotage, d'autant plus intéressants qu'*ils serviront plus tard de base aux travaux des navigateurs portugais*. Ces instructions, rédigées en prose ou en vers sont dûes à deux maîtres-pilotes, Ibn Mâdjid

et Soliman El Mahri. Le premier qui s'intitule lui-même "poète des deux Kiblah, pèlerin des deux sanctuaires illustres, descendant des lions de la mer en fureur", appartient à une lignée de pilotes. Son père et son grand-père avaient navigué sur les deux rives de la Mer Rouge. Son père fut même si célèbre que les Arabes lui avaient voué une sorte de dévotion et fait de lui l'inventeur de la boussole.

Ibn Madjid donne les signes indiquant aux navigateurs la proximité des terres, les phases de la lune, le régime des vents, si important dans les mers de l'Inde. Il décrit les routes côtières de l'Arabie, du Hedjaz, de l'Inde Occidentale, puis les routes de Java à Formose et à la Chine. Il indique la latitude des ports et les distances qui les séparent. Il est probablement le pilote qui permit à la flotte de Vasco de Gama d'aborder à Calicut.

L'oeuvre de Soliman traite des mêmes matières en y apportant encore de nouvelles précisions.

* * *

Au-dessus de tous ces noms devrait s'élever ce lui d'un homme dont l'oeuvre dépasse de beaucoup le cadre de cette étude: Al Bircuni. Né à Khârezm vers 985, cet homme étonnant rappelle certaines personnalités exceptionnelles de la Renaissance. Favori du Sultan Mahmoud le Ghaznévide, qui l'emmena en Afghanistan, Al Birouni fut, en même temps que voyageur et géographe, philosophe, historien, linguiste, érudit, poète, mathématicien, astronome. Il semble en outre que sa grandeur d'âme, son desintéressement lui aient valu de la part des plus puissants souverains

un profond respect. Le rayonnement de sa gloire est parvenu d'ailleurs jusqu'au fond du Moyen-Age occidental. Son nom est devenu populaire en Europe en se déformant pour devenir celui de Maître Aliboron⁽¹⁾.

Comme géographe, Al Birouni a surtout laissé des récits de son voyage dans l'Inde. Al Birouni qui parlait à fond la langue indienne, s'est efforcé surtout de connaître les religions et les philosophies de l'Inde et de marquer leurs rapports avec les doctrines grecques, chrétiennes et musulmanes.

*
* *

Très tôt, les califes avaient envoyé des missions officielles reconnaître certains pays étrangers. Nous trouvons, dès 840, la trace d'une expédition vers les terres du Nord de l'empire musulman, les pays de "Gog et Magog". Ce voyage fut entrepris par l'interprète Sallam à la suite d'un songe qu'avait eu le calife Watik. Celui-ci avait rêvé que le mur bâti par Alexandre le Grand entre ces pays et l'Asie Mineure (sans doute d'anciennes fortifications du Caucase) avait une large brèche. Pour se rassurer, il envoya à la découverte une mission de 50 hommes qui se dirigea vers l'Arménie, passa à Tiflis et, après 25 jours de marche, dut traverser pendant 10 jours une étendue de terre noire et puante — aujourd'hui on ne manquerait pas de féliciter l'expédition d'avoir découvert des terres pétrolifères! Grâce à la prudence des guides qui s'étaient munis de vinaigre, ils

(1) N.D.L.R. Cette étymologie est contestée par Dauzat et d'autres auteurs: on ne comprendrait pas, en effet, que le nom du grand philosophe devint le sobriquet de l'âne.

réussissent à traverser ce pays empesté. Ils arrivent enfin à une montagne dans laquelle s'ouvre une large gorge. De chaque côté de la gorge sont bâtis deux montants de porte. Entre les 2 montants s'ouvre une porte de fer. Du peuple mystérieux qui vit derrière cette porte, on ne sait absolument rien, tout ce qu'on peut apprendre c'est qu'ils sont de petite taille. La mission reprit sa route par Samarkande et après un voyage de 18 mois revint rassurer le calife sur la solidité de ses frontières.

Une relation de voyage fut rédigée au cours du IXe. siècle par un Arabe de Siraf nommé Abou-Zeid Hassan. Celui-ci ne raconte pas ses propres voyages; sa relation est écrite d'après les récits d'un marchand, Soliman, et d'un navigateur, Ibn Wahab. Abou Zeid a fait preuve dans son récit d'esprit critique. Il sait que les voyageurs sont parfois enclins à abuser du privilège de ceux qui viennent de loin. Il se méfie de leur excès d'imagination, de leur manque de mémoire, de leur désir d'étonner ou de mystifier. Il nous fournit sur l'Inde et la Chine au IXeme. siècle, des faits très intéressants.

L'islamisme était pratiqué ouvertement dans l'Inde dès le IXeme. siècle, tout au moins sur la côte; l'intérieur du pays étant mieux défendu contre l'influence arabe par la jalousie des rajahs et l'intolérances des brahmanes. D'après Abou-Zeid les habitants de l'Inde et de la Chine s'accordent à dire que les plus grands rois de la terre sont:

1. Le roi des Arabes, le Calife de Bagdad, celui qui possède le plus de richesses, dont la cour a le plus d'éclat et qui est de plus le chef de la religion sublime, au-dessus de laquelle il n'existe plus rien.

2. Le roi de la Chine.

3. Le roi des "Romains" (l'empereur à Constantinople)

4. Le prince des hommes à l'oreille percée, le plus puissant prince des princes de l'Inde.

Bien entendu dans cette liste des princes puissants (classés d'après l'amour qu'ils portent aux Arabes) ne figure aucun de ces souverains de l'Europe occidentale dont la turbulence et la barbarie déchaînent d'interminables luttes et dont le bruit ne parvient pas jusque dans l'Orient civilisé.

Pendant le voyage sur mer les voyageurs observent des poissons fort curieux, l'un d'eux par exemple dont le dos s'orne d'une sorte de voile de navire et qui enlève avec sa queue les petits poissons qu'il précipite dans son ventre. Un autre poisson à face humaine vole au-dessus de l'eau, un autre monte sur les sommets des cocotiers et s'y nourrit de leur suc. Le narrateur est frappé à l'arrivée par l'aspect désertique d'une partie de l'Inde et par l'humidité chaude du climat qui est telle en été qu'elle fait pourrir la plante des pieds des habitants. Il reconnaît aux Hindous des qualités excellentes, il les blâme par contre pour un jeu assez analogue au jeu de tric-trac: "La fureur du jeu va jusqu'à leur faire jouer les doigts de leurs mains. Pendant qu'ils jouent, on tient à côté un vase contenant de l'huile de noix ou de l'huile de sésame. Le feu brûle en-dessous. Entre les 2 joueurs est une petite hache bien aiguisée. Celui des 2 qui est vainqueur prend la main de l'autre, la place sur une pierre et lui coupe le doigt avec la hache. Le morceau tombe et en même temps le vaincu trempe sa main dans l'huile qui

est alors extrêmement chaude et qui lui cautérise la main”.

Passons la description des îles de l’Océan Indien, gouvernées par une femme, et celle de Ceylan, l’île de l’abondance des pierres précieuses; passons aussi sur le récit de la cérémonie d’incinération d’un roi mort et de sa veuve et citons deux faits curieux: parmi les indigènes d’une de ces îles un jeune homme ne peut prétendre épouser une jeune fille que s’il se présente, tenant entre les mains le crâne d’un ennemi tué par lui. D’autre part, il mentionne un des maharajahs très riche, dont la singulière façon de placer des économies attire notre attention. Il fait jeter tous les jours dans un étang qui dépend du palais royal une brique d’or pur. Il fallait au maharajah une très grande confiance en l’honnêteté de ses sujets, appuyée sans doute sur une législation sans tendresse pour les voleurs, pour précipiter tant de richesses dans cet étang coffre-fort.

C’est sur la Chine que Abou Zeid a recueilli le plus grand nombre de renseignements. La Chine est à cette époque un pays tranquille, où s’épanouit une antique civilisation, étrangement moderne par certains côtés. Elle est placée sous l’autorité d’un prince de la dynastie Tchang. Ce souverain offre à ses sujets un moyen inédit d’avoir recours à sa justice. Au-dessus de la tête des gouverneurs qui le représentent dans les provinces est placée une cloche, reliée à une corde dont l’extrémité pend dans la rue. Tout homme qui estime avoir été lésé a le droit de venir tirer la corde. Toutefois, pour éviter que la cloche ne sonne au malheureux gouverneur un carillon ininterrompu, on a pris un certain nombre de mesures destinées à inviter les plaignants à mû-

rement réfléchir avant de saisir la corde. Tout plaignant est d'abord mis en prison pendant 2 mois. S'il retire alors sa plainte, il reçoit en matière d'avertissement 50 coups de bâton. S'il la maintient, et qu'elle soit injustifiée, il est mis à mort, mais en revanche, s'il peut prouver le bien-fondé de sa demande, justice lui sera rendue.

L'instruction est obligatoire: tout le monde apprend gratuitement à écrire et à lire. Les malades sont soignés aux frais de l'état, sans même avoir besoin de recourir à un médecin. On dresse en certains endroits des pierres, gravées en creux, portant un tableau des différentes maladies avec leurs remèdes. Tout Chinois paye un impôt de 18 à 80 ans. A partir de cet âge, il reçoit à son tour une pension.

Un homme domine tous ces voyageurs, le "voyageur par excellence" des Arabes, Ibn Bâtoutah. Originaire de Tanger, il quitte à 22 ans son pays natal, et pendant un quart de siècle parcourt les routes du monde oriental et africain. C'est un homme religieux, mais tolérant, curieux, savant, perspicace, brave et artiste. Il a vécu, vraiment, l'épopée du voyage. Au cours de son voyage de plus de 25 ans il a bravé la maladie, les éléments, les hommes, avec une égale intrépidité. Pris par la fièvre aux environs de Constantine, il se fait attacher sur son cheval, pour pouvoir continuer sa route. Dans beaucoup de pays les nourritures étranges qu'il a dû absorber, parfois même un soupçon de poison, l'ont mis en fâcheuse posture sans le décourager de poursuivre. Nous l'entendons nous conter l'horreur des traversées interminables au pas lent des chameaux, à travers les déserts d'Arabie ou de Mauritanie ou souffle un simoun si affreux que les cadavres y sont immé-

diatement décharnés. Pire encore pour lui est la traversée de la Russie méridionale: cet homme tanné par de si redoutables soleils se sent percé, malgré ses vêtements superposés et les pèlisses de zibeline, par un froid qui couvre sa barbe de glaçons et gèle en perle ironique au bout de son nez l'eau qui en découle. Ce marcheur infatigable qui craint la mer, s'embarque pour les traversées les plus périlleuses sur de simples barques de planches reliées par des fibres de coco. Jeté après un naufrage, à demi nu sur la côte de l'Inde, il repartira quand même pour Sumatra et affrontera sur une jonque chinoise la Mer Lente le mystérieux Pacifique.

Ibn Batoutah, connu aussi sous le nom de Chams Eddin, quitte le Maroc le Jeudi 22 du mois de redjeb 725 (14 Juin 1325). Il se joint ou a des ambassades politiques ou a des voyageurs commerçants, suit la côte algérienne, arrive en Tunisie, se marie à Sfax, mais divorce en cours de route. Il visite Tripoli, Alexandrie et le Caire et remonte le Nil jusqu'à Louq̄sor. En Palestine ensuite, il s'arrête à Jerusalem, traverse la Syrie et se fixe quelques mois à Damas, pour repartir pour la Mecque, à travers le désert, une ville dont il donne une description intéressante. Il va sans dire qu'il a partout des aventures qu'il narre, mais il n'oublie pas non plus de raconter aussi des faits historiques ou géographiques des cités qu'il vient de traverser et des choses curieuses qui s'y passent. Voilà une histoire d'autant plus intéressante pour nous qui vivons l'époque des réformes sociales: "Je passais un jour", raconte-t-il, par une des rues de Damas et vis un petit esclave qui avait laissé échapper de ses mains un grand plat de porcelaine de Chine. Il se brisa

et du monde se rassembla autour du petit. On lui dit: ramasse les fragments du plat et porte-les à l'intendant des Oeuvres-pies pour les ustensiles. L'esclave le fit, le dit intendant lui remit aussitôt de quoi acheter un plat semblable à celui qui avait été brisé. Le Syndicat des employés de maison n'aurait pas pu inventer meilleure institution !

Quittant après un long séjour la Mecque, Ibn Batoutah se dirige vers l'Irak, par Bassrah et Chiraz. Il arrive à Baghdad, ville déchue de sa prospérité à la suite des invasions mongoles, mais encore imposante. Plus tard il retourne à la Mecque, s'embarque pour Aden et la côte arabique, part pour la Turquie en repassant par la Mecque, traverse la Mer Noire, séjourne à Constantinople, atteint après, par la Russie méridionale, le Turkestan, franchit l'Hindou-Kouch, et pénètre dans l'Inde au Mois de Septembre 1333. Mais ce n'est que maintenant que les grands voyages commencent: Ibn Batoutah va aux Indes. Comme les étrangers sont très prisés dans l'Inde, il est nommé juge à Delhi, puis on l'envoie comme ambassadeur en Chine. Pendant le voyage il regarde d'un oeil curieux les hommes des pays qu'il parcourt et nous raconte des choses fort intéressantes sur les enchanteurs Yogis et ces ascètes qui savent jeûner pendant une longue période tout en ajoutant une explication toute personnelle (il croit que ces gens se nourrissent clandestinement en avalant des pillules...). De funestes aventures attendent notre héros à Calicut. Le trésor que le Sultan de l'Inde lui avait confié et qui était destiné au roi de Chine, est embarqué sur une jonque; la fortune et les esclaves personnels de Ibn Batoutah sur un navire plus petit

qui escorte le premier. Avant qu'il puisse s'embarquer, le plus grand des navires est jeté par une tempête sur un récif où il se brise, l'autre disparaît vers la mer. Il essaie maintenant sa chance en allant sur une des îles "Maldives" où on le fait — cadi!, sa réputation de juriste l'ayant précédé. Arrivé à ce point de son voyage, on a l'impression qu'il "se paie un peu la tête" de ses auditeurs. S'il raconte d'abord que tout le monde là-bas va à moitié nu, on peut suivre encore, même s'il ajoute qu'il a déployé toute son autorité comme cadi pour obliger au moins les femmes de se vêtir plus décentement, sans résultat d'ailleurs. Mais quand il commence à raconter que le gouvernement de cette île est exercé par une femme qui s'appuie sur une armée de mille étrangers, quand, à l'occasion de son séjour à Ceylan, il parle des pierres précieuses, placées sur le front des éléphants blancs, chacune plus grosse qu'un œuf de poule, on commence à croire qu'il se moque de son public trop crédule. C'est ce qu'on peut dire sur tout ce qu'il raconte sur les singes de cette contrée qui ont un roi et une institution policière et tout... comme les hommes.

La beauté du pays et ses richesses, même des aventures amoureuses ne le peuvent retenir: par Ceylan il arrive au Bengale, touche Sumatra et Java, atteint Célèbes et puis la Chine, où il voit plusieurs villes à titre privé bien entendu, puisque son but est littéralement tombé "dans l'eau". Mais il y a des troubles en Chine, et notre voyageur prudent préfère revenir sur ses pas et se rembarquer pour les Indes. Il longe, continuant son chemin, la côte persane, traverse à nouveau Chiraz, Ispahan et Bagdad, reprend le chemin de la Syrie et de l'Égypte et rentre au Maroc en

1349, après 24 ans d'absence. Mais ce n'est pas encore la paix et le repos qui l'attendent : il prend part à une guerre sainte en Espagne, puis le sultan de Fez le charge d'une mission au Soudan. Il traverse le Sahara, atteint le Niger et la ville mystérieuse de Tombouctou et se rend dans la capitale d'un Etat nègre, visite qu'il fait avec un mépris visible que l'on comprend lorsqu'il dépeint la pauvreté des cadeaux qu'il reçoit de ce roi nègre.

C'est là son dernier voyage; enfin il rentre, définitivement cette fois, au Maroc, à Fez, où il meurt en 1377, entouré de ses disciples et admirateurs.

*
* *

Comme on le voit, par ces quelques lignes la contribution des auteurs arabes, géographes, pilotes, voyageurs, aux connaissances que possédait l'Europe sur le reste du monde a été très importante et c'est notamment ces renseignements que les grands explorateurs italiens, portugais et espagnols auront à l'esprit lorsqu'ils s'aventureront à la découverte de routes vers le pays de Cathay et des Indes, terres fabuleuses des épices.



MASPERO

Il y aura bientôt trente-quatre ans(1) que Maspero a disparu. Pendant près d'un demi-siècle, il avait, comme savant, explorateur, administrateur, mené une vie des plus actives et occupé le premier rang dans le domaine de l'égyptologie. Son souvenir reste vivant dans les deux pays qu'il a magnifiquement servis, la France et l'Égypte. Paris, où il était né en 1846, a donné son nom à une rue du XVI^e arrondissement; Le Caire, où il vécut quelque vingt ans, lui a dédié un quai du Nil. Au terme de ces causeries sur l'Égypte des Pharaons, il apparaît comme un devoir d'évoquer cette grande figure, désormais historique.

Ce qui frappait avant tout chez Maspero c'était l'universalité de ses connaissances. Il faisait songer à ces érudits de la Renaissance avides de tout savoir, capables de tout comprendre, s'intéressant à toutes les manifestations de l'intelligence. Qui ne l'eût pas connu eût pu passer avec lui une journée entière sans se douter qu'il avait affaire à un maître de l'orientalisme: qu'on discutât d'architecture, de peinture, de médecine, de littérature, française ou étrangère, il soutenait la conversation, quelle qu'elle fût. Sa forte éducation classique l'avait rendu familier avec les langues anciennes: en rhé-

(1) Causerie faite à la Radiodiffusion Française dans «L'Heure de Culture Française», le lundi 17 avril 1950 et que nous reproduisons avec l'aimable permission de l'auteur.

torique, il s'était, un jour, amusé à remettre à son professeur un discours grec au lieu du discours latin qui lui était demandé. Quand il présenta ses thèses de doctorat, dont la première seule devait être rédigée en français, c'est encore en grec qu'il se proposait d'écrire la seconde; mais le rapporteur, peu soucieux d'encourager pareille prouesse, lui demanda de s'en tenir au latin.

A une époque où l'Université faisait peu de cas des langues modernes, Maspero avait, comme en se jouant, appris l'anglais, l'allemand, l'italien, l'espagnol; il s'était même initié à l'arabe, dès l'âge de quatorze ans. Et on le vit, en 1868, se rendre en Uruguay, à la sollicitation d'un certain Lopez, de Montevideo, pour étudier, avec le sérieux qu'il apportait à tout travail, une langue péruvienne, le quichua, dont Lopez avait prétendu, un peu hâtivement, qu'elle était d'origine aryenne.

L'égyptien cependant restait son étude favorite, dont rien ne le détourna depuis sa prime jeunesse. C'est au Louvre, où l'avait conduit, un jeudi, un surveillant bien avisé, qu'il prit pour la première fois contact avec les monuments égyptiens. Rentré au Lycée, "je déchiffrai — écrit-il allégrement(1) — les hiéroglyphes en quinze jours avec Champollion; puis je corrigeai Champollion par E. de Rougé et je déblayai le Sérapeum avec Mariette". Il était en seconde année d'Ecole Normale, et avait vingt-et-un ans, quand il rédigea son premier travail: la traduction de *l'Inscription dédicatoire d'Abdos* (1867). Et c'est de Montevideo, 3 août 1868, qu'est

(1) Discours prononcé au banquet de l'Association des anciens Élèves du Lycée Louis-le-Grand, le Samedi 19 Décembre 1891. — *Études de Mythol. et d'Archéol. égyptiennes*, VI (1912), p. 60.

daté son déchiffrement, accompagné d'une traduction, de *l'Hymne au Nil*. On voit que ni le grec ni le quichua n'avaient fait oublier à Maspero sa vocation. En 1875, il publiait son *Histoire ancienne*, précis d'environ neuf cents pages, qui fit connaître au grand public le jeune professeur du Collège de France.

Cet ouvrage servit de base à sa grandiose *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique*, dont les trois forts volumes parurent de 1895 à 1899. La somme de connaissances, de recherches, de lectures que représente la composition de cette vaste fresque, où s'entremêlent, depuis les origines jusqu'au temps d'Alexandre, tous les peuples de l'Orient, Egyptiens, Chaldéens, Assyriens, Mèdes, Perses, est inimaginable. Monument impérissable d'érudition, *l'Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique* est aussi, par l'ampleur des aperçus, l'éclat du style, la richesse du vocabulaire, digne d'être classée au rang des grandes oeuvres historiques du XIXe siècle.

Bien d'autres sujets, plus strictement égyptologiques, sollicitaient dans le même temps l'attention de Maspero. Si l'égyptologie ne compte plus guère aujourd'hui que des spécialistes, l'état de la science il y a une soixantaine d'années, et le génie propre de Maspero lui permirent de mener à bien les travaux les plus divers. Successeur d'Auguste Mariette à la tête du Service des Antiquités de l'Égypte de 1881 à 1886, c'est sous son impulsion que fut faite, à Deir el-Bahari, la première trouvaille de momies royales. "J'ai tenu Sésostriès entre mes mains" (1), pouvait-il écrire; et, outre Ramsès II-

(1) Ibidem, p. 56.

Sésostris, c'est Sési I, Thoutmosis III, Ahmosis, Séqénétrê, dont il démaillota, au Musée du Caire, les corps momifiés.

Auparavant, il avait exploré les pyramides de Saqqarah et découvert toute une littérature religieuse, les célèbres *Textes des Pyramides*. Ce que n'aurait su faire son prédécesseur, qui n'était qu'archéologue, il l'osa, se sentant assez sûr de lui pour copier, interpréter, traduire ces textes jusqu'alors ignorés. Quand, une vingtaine d'années plus tard, le philologue allemand Sethe en reprit l'étude, il ne manqua pas de rendre hommage au premier éditeur: "Lorsqu'on pense — écrivait-il (1) — qu'à cette date (1881) la plus vieille langue égyptienne était pour ainsi dire une *terra incognita* et que le système graphique du temps des Pyramides était quelque chose de complètement nouveau, on doit accorder le plus haut tribut d'admiration à la réalisation de Maspero..."

Cette réussite s'explique par le fait que Maspero outre sa science acquise, avait un don inné: l'intuition. Il s'en rendait compte et disait plaisamment qu'il lui semblait avoir vécu une vie antérieure parmi les anciens Egyptiens. Grâce à cette sorte de divination, qui était, en fait, acuité d'intelligence et finesse d'esprit, il a pu dégager le sens de bien des textes, que la grammaire et le dictionnaire, encore en formation, ne permettaient pas d'expliquer il y a cinquante ou soixante ans. Combien de passages des *Contes populaires de l'Egypte ancienne*, un de ses ouvrages les plus connus, ont ainsi trouvé, dès la première édition, en 1882, véritable et définitive explication!

(1) K. Sethe, *Die Aegypt. Pyramidentexte*, I (1900), p. v.

De 1900 à 1914, quand Maspero dirigea pour la seconde fois le Service des Antiquités de l'Égypte c'est à sa tâche d'administrateur, qui devenait de plus en plus lourde, qu'il consacra le principal de son effort. Il assura dans des conditions difficiles en 1902, le transfert et l'installation au Caire du Musée de Gizéh. Il présida à la mise en train du *Catalogue Général des Antiquités* de ce Musée, oeuvre sans équivalent en aucun pays et qui compte aujourd'hui quatre-vingts volumes. Il endossa la responsabilité de consolider les temples de Nubie et d'en faire relever les inscriptions en trois ans, quand le Gouvernement égyptien eut décidé, en 1904, de rehausser de sept mètres le barrage d'Assouan. Il fit aboutir, le 12 juin 1912, un projet de loi, depuis des années en suspens, destiné à armer le Service des Antiquités contre les fouilles clandestines et la vente des objets découverts; encore cette loi ne pouvait-elle alors atteindre, selon l'expression de Maspero (1), "les honnêtes étrangers qui exploitaient l'Égypte à l'abri des Capitulations", et n'eut-elle que plus tard son plein effet.

Maspero ne se contentait pas d'envoyer ses directives de son Quartier Général du Caire. Chaque hiver, il faisait, sur sa dahabyéh *Myriam*, un voyage d'inspection. La *Myriam*, remorquée d'une seule traite jusqu'à Assouan, voire même jusqu'à Ouadi-Halfa, redescendait ensuite lentement, au fil de l'eau, poussée par le vent, actionnée par la rame, immobilisée parfois, des heures durant, sur les bancs de sable. Selon les nécessités de son programme, Maspero faisait escale pour vérifier l'état des grands monuments ou visiter les chantiers de fouilles de ses agents ou des particuliers. Les

(1) *Revue Critique*, 1913, II, p. 169.

autres jours, enveloppé dans une couverture, il travaillait, ne quittant son bureau que pour les repas et une courte promenade, au début de l'après-midi, sur le pont de la dahabyéh. Toute sa journée se passait à rédiger des rapports, corriger des épreuves d'imprimerie, écrire, d'une plume alerte, pour les lecteurs du *Temps* et du *Journal des Débats*, ces charmants articles, réunis depuis sous les titres de *Causeries d'Egypte* et *Ruines et paysages d'Egypte*. C'est sur la *Myriam* aussi, en vue d'Ibsamboul, qu'il acheva, le 1er février 1911, un livre d'une rare qualité, *Egypte* de la collection "Ars Una", où il exposait, de façon si claire et si vivante, ses idées, longtemps mûries, sur l'art égyptien.

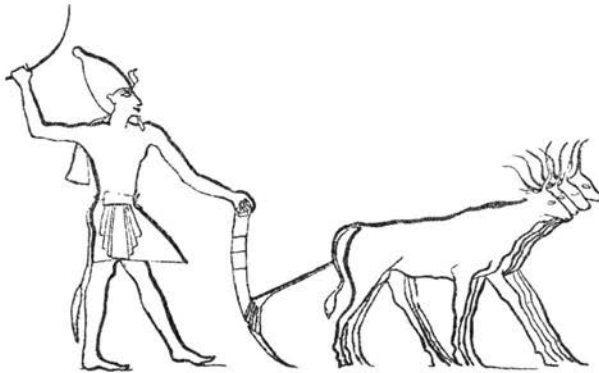
Maspero était d'un abord simple, affable et courtois. Entrait-on dans son cabinet, il cessait immédiatement d'écrire pour écouter avec patience son visiteur; celui-ci parti, il reprenait son travail au point précis où il l'avait laissé. Sa bienveillance n'ôtait rien à son autorité; il savait réprimander sans élever la voix et possédait l'art de persuader au lieu d'ordonner. Son sang-froid, sa fermeté, sa finesse lui permirent de mener avec succès des négociations souvent ardues, d'affronter et de convaincre des hommes de la trempe de Lord Kitchener Haut Commissaire en Egypte — "un sabre", disait-il de lui en souriant.

L'âge, la fatigue obligèrent Maspero à rentrer définitivement en France, au mois de Juin 1914. Quelques semaines après, la guerre éclatait. Lui qui avait, en 1870, pris les armes et participé au combat de Montretout, il vit non sans appréhension, mais avec la résignation d'un patriote, son

fils Jean partir pour la bataille: il n'en revint pas, première des trois victimes que devait offrir à la France cette famille héroïque, au cours des deux dernières guerres. Maspero eut le courage d'écrire lui-même la vie du jeune savant, avec lequel disparaissaient tant d'espérances. Puis, brisé par la douleur, use par la maladie, il succomba en pleine séance de l'Académie des Inscriptions, à son poste de Secrétaire perpétuel le 30 Juin 1916.

Gustave LEFEBVRE

Membre de l'Institut



Du rôle de l'Éducateur dans la Lutte pour la paix

Si nous appelons éducateur celui qui invite la jeunesse à placer un certain mode de vie et de pensée au-dessus des autres, celui qui lui propose une hiérarchie de valeurs, nous reconnaitrons que l'éducateur, par les valeurs qu'il exaltera et celles qu'il rabaissera, peut avoir une immense action pour l'avènement de la paix.

I

Parmi cet enseignement, il en est un qui nous vient tout de suite à l'esprit et dont la mise en œuvre nous paraît facile; c'est celui qui consiste à glorifier la civilisation pacifique, la vie civile, l'esprit de justice et à disqualifier les sociétés guerrières, la vie d'aventure, l'esprit de proie. Or un tel enseignement sera loin d'aller de soi et il lui faudra remonter tout un courant et très puissant. Je n'apprends pas à mon lecteur qu'il existe toute une littérature — dont les chefs de choeur sont Nietzsche en Allemagne, d'Annunzio en Italie, en France Barrès, Georges Sorel, l'auteur des "Réflexions sur la violence" — qui clame que le type de l'humanité supérieure est l'homme de guerre avec son mépris de toute sécurité, son acceptation

de mettre constamment sa vie en péril (et celle des autres), cependant que le sens de la justice, entonne *Zarathoustra*, est le lot des esclaves, le recours au tribunaux le propre de lâches qui n'ont pas le courage de relever leurs manches et de régler leurs comptes en champ clos. Je ne lui apprends pas l'immense fortune de cette littérature, notamment auprès de toute une jeunesse, dont elle flatte le romantisme; jeunesse, qui, par le même élan, n'a pas assez de mépris pour cette démocratie, invention de "vieillards cacochymes" qui ne songent, eux aussi, qu'à vivre tranquillement. En vérité, ce qu'il faudrait ici pour combattre ce mouvement, ce serait des écrivains mettant au service de la paix le même talent littéraire (car on ne va pas le leur nier) que les Nietzsche et les d'Annunzio déploient en faveur de la guerre. Cela sera difficile parce que la guerre, avec son pittoresque, ses héroïsmes, son irrationalité, prête beaucoup plus aux effets littéraires et aux gloires qui s'ensuivent que la paix avec sa sagesse. De ce fait qui implique chez la race humaine une barbarie fondamentale dont nous devons tâcher de la guérir — nous avons une preuve. Il existe dans l'histoire de la littérature une admirable apologie de la civilisation pacifique par opposition à la vie guerrière, c'est le poème d'Hésiode: *Les Travaux et les Jours*; or ce chef-d'oeuvre est loin de connaître la fortune séculière que détiennent les palmarès d'entre-tuerie humaine que sont l'*Iliade* et la *Chanson de Roland*. N'en demandons pas tant et retenons que, même s'il ne se lève pas un Nietzsche de la paix, l'éducateur peut, en inculquant à son jeune auditoire, autrement que par des truismes, la supériorité morale des vertus civiles sur les moeurs guerrières, contribuer très grandement à l'avènement de la paix.

II

Il le peut encore par une autre voie; laquelle concerne expressément le professeur d'histoire. Celui-ci, s'il veut travailler pour la paix, devra exalter; non plus ceux qui fondèrent des nations, les Capétiens qui firent la France, les Hohenzollern qui forgèrent la Prusse, les Habsbourg qui créèrent l'Autriche, mais ceux qui essayèrent, quelles qu'aient été leurs fautes, d'unir les peuples, et qui l'essayèrent, non pas au profit de leur nation, comme devait le faire Hitler après d'autres, mais qui tentèrent d'en former une fédération, comme éminemment les papes du Moyen-Age; qu'en particulier, à propos du conflit du XIV^e siècle entre la papauté et la royauté française, ils cessent d'applaudir à la défaite de l'Eglise devant l'idée nationale incarnée par Philippe-le-Bel, mais regrettent, tout en montrant les erreurs de Rome, tout en expliquant la fatalité historique de son échec, que ce ne soit pas l'institution unitaire qui ait triomphé.

Il faut nous attendre à ce que ce renversement de valeurs soit difficile et nous observons combien l'ancienne échelle subsiste chez les meilleurs, lesquels visiblement ne prennent pas conscience de sa malfaisance. Un exemple saisissant est celui de Renan qui, si acquis pourtant à la paix, bénit (*Marc Aurèle* XXXIII) l'heure où le Pape et l'Empereur se brouillèrent, "ouvrant, dit-il, la porte encore plus grande aux nationalités", et ne voit pas que c'est exactement par cette "porte" que sont passées à plein les souverainetés nationales, source de toute l'anarchie européenne depuis la fin de l'Empire romain.

Le professeur d'histoire devra, en outre, flétrir les entrepreneurs de guerres d'agression, non seulement quand ils perdent, mais quand ils gagnent; pour nous borner à l'Allemagne, l'instituteur Allemand devra jeter l'infamie, non seulement sur Hitler, mais sur Bismarck, voire sur Frédéric II. Enfin, je voudrais qu'on enseignât la méthode historique, non pas seulement dans les cours supérieurs, mais dans le secondaire, voire le primaire. Une telle mesure aurait quelque effet sur la paix. Les peuples seraient peut-être moins prompts à partir en guerre sur l'ordre de gouvernants qui leur clament qu'ils sont attaqués si, instruits par la méthode historique, ils étaient plus chatouilleux sur l'article de la preuve et initiés au grand principe socratique, base de toute défense de l'esprit contre ses étrangleurs: "Souviens-toi de te méfier."

III

Un rôle de l'éducateur ici invoqué serait une campagne en faveur d'une langue universelle, j'entends qui se superposerait, bien entendu sans les détruire, aux langues des différentes nations, comme le français s'est superposé au picard et au provençal, l'anglais au gallois et à l'écossais, l'italien au milanais et au napolitain; une langue que les enfants apprendraient en même temps que celle de leur pays, comme dans beaucoup de familles du monde entier appartenant au monde cultivé les enfants apprirent pendant longtemps le français en même temps que leur langue nationale.

Quelle serait cette langue? Je propose le français, quitte, bien entendu, à en admettre une autre

si on me la montre plus apte au but ici visé. Je le propose à cause d'un caractère que les pires ennemis de la France lui ont reconnu, d'ailleurs souvent pour l'en disqualifier (voir les romantiques allemands); à savoir sa rationalité, c'est-à-dire la faculté qu'il a, en vertu de ce caractère — ce jugement est d'un Allemand du XVIII^e siècle — "d'offrir à une plus grande variété d'hommes un terrain d'entente et de rencontre." Ce qu'un autre étranger exprimait en déclarant que la langue française "est plus faite pour les sciences que pour les arts". (Ces citations sont empruntées d'une étude de F. Baldensperger sur ce sujet). Ce mot me conduit à indiquer une attitude que l'éducateur devra adopter pour créer l'unité parmi les hommes.

IV

Elle serait d'élever l'esprit scientifique au-dessus de l'esprit littéraire, attendu que la science est universelle, tandis que la littérature est nationale; plus généralement de conférer la prééminence à la partie intellectuelle de l'âme humaine, laquelle est commune à tous les hommes, sur la partie émotionnelle, qui est essentiellement personnelle. C'est ce qu'exprime Renan quand il écrit, dans ses *Feuilles détachées*: "Tout ce qui est goût, littéraire, charme, poésie, amusement... peut revêtir une forme locale; mais la science est unique comme l'esprit humain."

Ici, distinguons deux littératures:

Il existe une littérature qui ne diffère de la science que par un souci de bonheur verbal que n'ont pas la plupart des savants, qu'ils n'ont pas à avoir en tant que savants, alors qu'elle relève

très proprement de la science par sa recherche de la vérité, ses affirmations appuyées sur des faits, ses conclusions fondées sur le raisonnement. Une telle littérature s'est vue particulièrement en France et s'y est manifestée par une tradition qui, commencée avec Saint-Evremond, s'y poursuit par des oeuvres comme *l'Esprit des Lois*, *l'Essai sur les moeurs*, le *Contrat social*, s'épanouit au XIXe siècle avec des ouvrages comme les *Origines du Christianisme* de Renan, la *Philosophie de l'art* de Taine, le *Port-Royal* de Sainte-Beuve, on peut dire les *Données immédiates de la conscience* de Bergson. Je citerai encore une autre littérature qui, par-dessus la beauté de la forme, me paraît relever de la science, c'est la littérature française du XVIIe siècle avec son souci primordial, éminent chez Racine, d'une peinture objective et exacte du coeur humain. De telles littératures ne s'opposent nullement à la science et ont comme elle un caractère universel. Elles appartiennent à tous les hommes; et, de fait, les oeuvres d'un Voltaire, d'un Rousseau, d'un Taine, d'un Renan, d'un Sainte-Beuve, d'un Anatole France, *très peu déformées par les traductions précisément parce qu'elles sont des oeuvres de pensée*, font l'union de tout le monde cultivé, comme un théorème de géométrie ou une vérité de la physique.

Mais il est une autre littérature — au fond, la vraie (*littera*, la lettre) — qui considère les mots non pas pour la pensée qu'ils énoncent, mais en eux-mêmes, pour leur sonorité. — pour leur aspect graphique, dit toute une école, — pour ce qu'ils évoquent par cette sonorité, bref pour des vertus qu'ils ne possèdent que dans leur langue et donc en tant qu'ils sont intraduisibles (cas éminent de

la poésie). Une telle conception a pris de nos jours une conscience suraiguë. "Les mots ont une âme", dit Claudel. "On fait des vers avec des mots, non avec des idées", proclame Mallarmé. "Laisse-toi conduire par les mots, comme Chopin, par les notes", enseigne Gide. "Pour les mots contre l'idée", affiche Valéry (1). Or une telle littérature est essentiellement, quoi qu'elle développe, de nature nationale et il est évident que, si nous voulons créer un esprit super-national, ce n'est pas elle que nous devons présenter comme su prême valeur, mais la littérature de tonalité scientifique dont je viens de parler et, mieux encore, la science elle-même, laquelle, encore une fois, transcende essentiellement les frontières. Au surplus, le fait suivant est significatif: quand les nations veulent s'affirmer dans leur personnalité mentale irréductible, dans ce qui l'oppose à celle des autres, ce qu'elles brandissent, c'est leurs littératures et tout particulièrement leurs poètes et non pas leurs savants, dont elles savent que les oeuvres témoignent au contraire d'une ressemblance, d'une unité entre les nations. Rien prouve-t-il mieux combien les hommes ont le sentiment profond de l'opposition que je marque ici entre la littérature et la science?

Inutile de dire si cette invitation à placer l'esprit de science au-dessus du littéraire sera repoussée par les littérateurs. Plus généralement, ne nous cachons pas que l'unification des peuples rencontrera l'hostilité des tempéraments artistiques, lesquels ont, par essence, le culte du par-

(1) On trouvera les déclarations de ces écrivains dans ma *France byzantine*, pp. 116 et suivantes.

ticulier et l'aversion de l'universel (1). "Il n'y a d'universel, déclare un de leurs mandataires les plus qualifiés (Valéry), que ce qui est assez grossier pour l'être". Rappelons-nous toutefois que l'unification des nations par-dessus les particularismes provinciaux rencontra jadis le même adversaire (2). Souhaitons qu'il connaisse de nouveau la défaite.

* * *

Certains docteurs soutiennent que c'est, au contraire, en étant le plus essentiellement nationale qu'une littérature sert le mieux l'universel. Je lisais récemment dans le compte-rendu d'un congrès pour la culture européenne:

Pour rejoindre en profondeur ce qu'il y a de permanent dans l'âme humaine, encore faut-il prendre le plus court chemin, qui est le chemin de soi-même. Don Quichotte n'est vraiment éternel que parce qu'il est le plus espagnol de toutes les Espagnes (3)

Il y a là une équivoque sur ce que l'auteur appelle "le chemin de soi-même". Le soi-même qui permet de rejoindre ce qu'il y a de permanent

(1) Voir dans les Mémoires d'outre-tombe, le lamento de Chateaubriand, "Quelle serait une société universelle, qui n'aurait point de pays particulier? Qu'en résulterait-il pour ses sciences, ses arts, sa poésie?" Et Michelet: "La nationalité, la patrie, c'est toujours la vie du monde. Elle morte, tout serait mort". (*Le Peuple*, 3ème partie). (Cela toutefois est écrit pour protester contre l'étranglement de la Pologne en 1846).

(2) Il est incarné, dans le Siegfried de Giraudoux, par ce poète des plaines de l'Oder qui pleure la saveur des petites principautés allemandes d'autrefois, maudit le béotisme de ce Bismarck avec son rateau unificateur

(3) *Le Soir* de Bruxelles, 8 février 1950.

dans l'âme humaine est ce qu'il y a en chacun de nous de permanent — d'universel — et non pas de ce qu'il y a en nous de particulier, notamment pour suivre notre auteur, de particulier à notre nation.

L'erreur a été pratiquée en toute lumière par André Gide, dans une page qui a fait fortune auprès de beaucoup d'Européens, où il proclame que c'est en étant le plus nationale qu'une oeuvre littéraire sert le mieux l'universel. "Quoi de plus espagnol, s'écrie-t-il, que Cervantès, de plus anglais que Shakespeare, de plus italien que Dante, de plus français que Voltaire ou Montaigne, que Descartes ou que Pascal... et quoi de plus universellement humain que ceux-là?" J'invite le lecteur d'abord à se demander si tel écrivain de terroir et de renommée étroitement locale ne serait pas plus profondément français que Pascal, plus proprement anglais que Shakespeare, plus proprement espagnol que Cervantès. Mais surtout je lui ferai remarquer qu'il est parfaitement faux que ce soit en étant nationaux que ces maîtres ont servi l'Universel. Treitschke et Barrès étaient éminemment nationaux; ils n'ont nullement servi l'universel. Erasme et Spinoza en ont été des piliers: ils n'avaient pas de nation, pas de langue nationale. Nous avons là l'exemple — constant à l'heure actuelle — d'un pur mouvement lyrique qui ne résiste pas au moindre examen, mais que tout un monde prend pour la pensée (Voir tel oukase de Valéry, d'Alain, de Suarès). Il faut absolument que l'humanité s'affranchisse de ces religions si elle veut faire oeuvre sérieuse.

Ce qui rend une oeuvre littéraire nationale, c'est outre les sentiments qu'elle exprime, la forme dans laquelle elle s'énonce, son *style*. Or le style

n'étant sensible que dans la langue de son auteur, il s'ensuit que la littérature, en tant que manifestation de style, n'est aucunement propre à créer l'union parmi les hommes des divers peuples. "On soutient, dit excellemment Chateaubriand, que les beautés réelles sont de tous les temps, de tous les pays; oui, les beautés de sentiment et de pensée; non, les beautés de style. Le style n'est pas, comme la pensée cosmopolite; il a une terre natale, un ciel, un soleil à lui (1)." Preuve de plus que les oeuvres littéraires qui unissent les peuples le font, non par ce qu'elles ont de national, mais parce qu'elles expriment des sentiments universels; qu'elles y peuvent même mieux réussir quand elles n'ont pas de style (exemple: Romain Rolland), cependant que d'autres qui ont du style mais n'énoncent pas, du moins expressément, de sentiments de cet ordre (Barrès) n'y atteignent point. But que d'ailleurs elles ne peuvent aucunement se proposer.

Notre apôtre des littératures nationales poursuit: "Mme de Staël fut une "européenne": et je vous défie de relire Corinne..." Il se fait la partie belle en choisissant une oeuvre assez ennuyeuse (ce qui n'est pas le cas de tous les livres de cet auteur) et ne soufflant mot d'"européens" comme Voltaire, Goethe, Taine, Renan, Nietzsche, Gide lui-même. L'avocat ne va pas nous parler des faits qui infirment sa cause.

Ne nous dissimulons pas non plus qu'en invitant l'éducateur, pour créer l'union entre les hommes, à exalter leur région intellectuelle, nous allons susciter l'hostilité de tout un monde qui professe que nous ne les unissons point par

(1) *Essai sur la littérature anglaise*, II. 4.

cette zône "toute superficielle" de leur être qu'est leur intelligence, mais en faisant appel, au contraire, à leur région irrationnelle, à leur "moi profond", par lequel il communient à la conscience divine — laquelle, ajoutent-ils, est la même pour tous les humains. Je réponds que je ne le pense pas, étant donné que ce "moi profond" est, de l'aveu de son grand apôtre, Bergson, essentiellement incommunicable, que je le présume très peu semblable à lui-même selon les différentes âmes; (voir les guerres de religion); qu'en outre, affirme le même maître, la plupart des hommes meurent sans l'avoir connu. Le lecteur décidera.

V

Enfin je ferai comprendre quel me semble un suprême devoir de l'éducateur s'il veut créer une communauté parmi les peuples en conviant mon lecteur à constater le fait suivant; à savoir que toutes les nations, les justes comme les injustes, les libérales comme les totalitaires, les Républiques comme les autocraties, chaque fois qu'elles ont commis, soit à l'égard de l'étranger, soit de leurs administrés (notamment de leurs colonies), un acte dont la morale publique leur demandait compte, ont répondu — répondent encore — en se drapant dans leur souveraineté; "Nous sommes seuls juges de notre conduite en cette affaire et ne reconnaissons à quiconque le droit de nous faire la leçon." C'est la thèse des enfants mal élevés: "Je fais ce que je veux et n'ai d'ordre à recevoir de personne." Chose remarquable — qui n'a pas été sans susciter la sévérité de nombreux juristes — le tribunal de Nuremberg — la plus haute juridiction de l'Histoire — a adopté cette thèse, du moins en ce qui

concerne le comportement d'un Etat envers ses nationaux, quand il acquitta les ordonnateurs des persécutions racistes parce qu'elles n'avaient eu lieu qu'à l'intérieur de l'Allemagne; ce qui était exactement la conception du droit étrusque, où le père de famille pouvait impunément tuer sa femme et ses fils dès l'instant que cela ne se passait que dans sa maison.

Il est clair qu'aussi longtemps que les nations décréteront que chacun est seul juge de ses actes, que "charbonnier est maître chez lui", toute vraie communauté entre elles sera impossible, comme elle le serait entre les citoyens d'une nation s'ils adoptaient la même thèse. Il faut absolument pour l'établissement d'une réelle société humaine, que les nations reconnaissent qu'il existe une morale universelle, transcendante aux frontières, et qu'elles lui doivent des comptes. J'ajoute que d'inculquer aux hommes cette vérité étant éminemment une oeuvre d'ordre moral doit être attendu éminemment des "intellectuels", et non des hommes politiques, auxquels il leur faut, au contraire, l'imposer.

*
* *

Tel me semble devoir être l'enseignement des éducateurs s'ils veulent travailler pour la paix. Il n'est peut-être pas toujours conforme à ce que leur ordonnent les programmes officiels.

JULIEN BENDA

Prométhée Enchainé

PREMIÈRE PARTIE

I

Pourquoi ai-je dû quitter ce sourire aperçu ?
Vos quelques mots m'ont ouvert un monde qui a fui...
Ce regard croisé, l'a-t-il su mon regret ?
Les millions de choses belles que je n'ai pas ouï,
Les paysages, les nudités, que je n'ai pas vus....

O, se sentir tout à coup la force d'éclater !

O, exploser en milliards de fragments immatériels
Pour faire irruption aux cents coins de l'univers

Dans la danse fantastique des électrons bizarres !

II

Des choses m'ont nourri de leur plus intime essence!

Des sentiments multicolores ont doucement scintillé!

J'ai connu bien des yeux, de ports, de capitales,
Et bien des fois j'ai sauté d'étoile en étoile...

Mais tout cela était marqué d'infamie.

O mon désir immense
De cataractes de paysages et de femmes,
De jardins et de jeux nouveaux...
Immense de cieux que je viderais de leurs sentiments,
Bontés, lassitudes, ingénuités et fureurs !

O mon désir intact
D'être à la fois! en chaque corolle, dans chaque ville,
Doré en un million de plages, amant de toutes lèvres..!

Quand pourrai-je enfin me noyer
Dans un Niagara d'univers entremêlés...?

DEUXIÈME PARTIE

Espace, barbare espace,
Toi qui dresse partout tes barbelés de verre
Et qui pleut dans l'éther, froide flagellation...!

Transparent souverain d'une cour illunée
Tes preux transis t'ont fui de ruades tragiques
Traînant ton mirage vers les monts illuminés !

Mais ton fantôme a lui au fond des télescopes,
Et ta présence flotte au gré des géométries,
Tu es là, miroitement, dans l'électron bolide !

Dans le toucher des yeux, dans l'éclair des musiques
Où donc coule sans fin ton être silencieux
Qui entre chaque île et nous fait mûrir l'océan ?

Atterrante absence les ongles sur les choses
Que de Dieux furent dressés pour nier ton néant !
Leur image te subit ! L'éternel t'atteste !
O grelots insonores de ton rire transparent !

Espace, espace barbare !
Toi qu'un nain puissant compta escamoter,
Quel écrasement est donc ta réalité
Si les hommes meurent de ton idée pure ?

.....

Insecte de cristal grignotant l'univers
Tes multiples mandibules de vif diamant
Au seuil de toute chose effilent leur tranchant.

JEAN SYTE



BALZAC ET NERVAL

Je me promenais l'autre jour au Père-Lachaise, ce *Campo Santo* de nos plus grandes gloires et de nos plus incroyables vanités. Je venais de déchiffrer l'épithaphe d'un monument presque aussi haut que l'obélisque, et dont le propriétaire, maintenant couché dessous, proclamait en des termes dignes de sa maison funéraire sa foi trop visible en sa propre immortalité. Je descendais par l'une de ces allées sinueuses qui conduisent à la Chapelle et au plateau d'où Rastignac découvrant Paris lui lança la fameuse apostrophe: "A nous deux!" Cette allée séparait deux tombes: celles de Balzac et de Nerval. Elles se font exactement vis-à-vis, et c'est un symbole profond que celui de ces deux hommes, si dissemblables en apparence par la dimension de leur oeuvre, mais si proches par leur passion dominante: la recherche effrénée de l'absolu. Pas une fleur sur la tombe de Balzac: un seul chrysanthème fanné au pied de la modeste colonne qu'Arsène Houssaye fit élever en mémoire de son ami Gérard. En haussant ces deux hommes à sa mesure, l'immortalité les a éloignés de nous: nul ne vient ici toucher leur âme, lui faire hommage de quelques fleurs. Et c'est bien ainsi: la mort ne jouit point de sa victoire; le génie l'en a dépossédée.

Au prix de quelle attention infatigable à soi-même, de quel contrôle du pouvoir créateur,

nous le savons pour ce qui est de Balzac. Cet homme n'a vécu que par son oeuvre, qui le dévorait à mesure et lui refusait tout répit. Et cette oeuvre n'est pas une succession de romans: elle est un monde où tout se répond suivant les lois de l'analogie universelle que Louis Lambert — c'est-à-dire Balzac — a tenté non seulement de reproduire mais de comprendre en esprit, comme le démiurge lui-même. Des esprits clairvoyants n'ont pas manqué de voir que la volonté créatrice, quand elle atteint cette démesure dans l'intention, quand elle pousse un homme à *réaliser l'absolu*, n'est sans doute qu'une immense folie lucide. Balzac s'en est rendu compte, et quelque jour peut-être un critique nous dira-t-il quel stimulant il puisa pour son oeuvre dans la crainte ou la contemplation de la folie.

Mais la folie de Nerval, avérée, qui l'a rompu, déchu aux yeux du monde, en quoi peut-elle se comparer à l'attention souveraine, à la présence démiurgique de Balzac? Je dis pourtant que c'est la même folie, qui chez Balzac se projette et s'intériorise chez Nerval. Une même détermination fondamentale se traduit différemment à travers deux tempéraments extrêmes et opposés: la soif de l'absolu les conduit l'un et l'autre à s'affranchir de la contingence du réel, à se créer un réel imaginaire auprès duquel l'autre n'est qu'une ombre ou un rêve. Ce n'est point par leur vérité que nous émeuvent les personnages de Balzac, et c'est sottise que d'en louer le réalisme: ils nous envoûtent, ils nous font perdre notre faculté de les juger. L'oeuvre de Balzac, que son créateur a rêvée pour nous — mais pour lui d'abord — plus fortement que la vie la plus concrète, nous contraint à des lois que notre expérience ne rencontre jamais. Mais Nerval,

qu'a-t-il fait d'autre, à cette différence qu'il est le seul personnage de sa métamorphose, et qu'il investit l'espace du dedans au lieu d'occuper l'univers extérieur, au lieu de peupler le monde quotidien de créatures trop vivantes pour lui?

Balzac essaie de pousser à la limite les personnages qu'il invente: il les lie entre eux par les liens les plus étroits, les fait se correspondre avec une vigueur dont nos rapports entre nous ne fournissent point d'exemple. Il veut montrer jusqu'où les hommes peuvent aller quand ils vont jusqu'au bout de leur nature. Tous ses personnages sont ainsi absolus: ce ne sont pas des caractères, ce ne sont pas des types, ce sont des mythes portant en eux leur propre fatalité. On voit bien l'analogie avec Nerval: celui-ci est son propre mythe. Balzac l'est aussi en toutes ses créatures: un mythe qui se construit par extension indéfinie. Le mythe de Nerval, au contraire, se construit par une concentration incessante des puissances spirituelles, par un égotisme tragique dont la solitude morale est la cause, comme elle l'est de l'activité visionnaire de Balzac. Balzac ne fut point fou aux yeux du monde, parce qu'il put accomplir sur ses personnages un transfert qui de proche en proche le délivrait, l'empêchait à la lettre d'étouffer en lui-même — on sait que c'est par étouffement qu'il mourra. Nerval est fou parce que ce talent lui est refusé: cette folie représente le point extrême d'une attention intérieure complètement murée, n'ayant qu'elle-même pour objet.

Ni Balzac, ni Nerval, ne vivent au sens où tout le monde vit, occupés de leur rapport avec le monde: ce sont des êtres dont toute la réalité tient dans le regard, des spectateurs, des natures absolument objectives mais dont l'objet ne tombe

pas sous les sens. Gautier a dit des yeux de Balzac qu'ils étaient "des yeux de souverain, de voyant de dompteur". "Il n'y a pas de nuit des temps", dit Nerval, qui voit, lui aussi, par-delà les ténèbres. Et il écrit ces paroles étonnantes, qui pourront paraître blasphématoires à des petits esprits, mais qui résument aussi bien son aspiration que celle de Balzac, la tentation suprême et la justification du génie devant Dieu : "Je ne demande pas à Dieu de rien changer aux événements, mais de me changer relativement aux choses, de me laisser le pouvoir de créer autour de moi un univers qui m'appartienne, de diriger mon rêve éternel au lieu de le subir... Alors, il est vrai, je serai Dieu"

Pierre EMMANUEL



Le Batelier du Nil

*L*e Batelier du Nil, entouré d'une auréole romantique qu'il ne connaît point se tient très droit contre l'énorme barre faite d'une poutre. Sa felouque est attendue cet après-midi au port du Caire et la cargaison de belles pastèques rondes du Saïd, qui s'étage comme une pyramide à degrés vert sombre jusqu'à la voile, doit être livrée avant le coucher du soleil. Aussi tire-t-il des bords et essaye-t-il de naviguer au près comme les bateliers ont appris à faire depuis quelques années en voyant évoluer les bateaux à voile de course des yacht clubs riverains. Mais son gros chaland massif n'est pas fait pour serrer le vent et l'angle entre les deux bords est si large qu'à chaque traversée du Nil la felouque noire ne gagne que quelques centaines de mètres. Il regarde avec envie les légers bateaux de course qui lui paraissent pointer presque droit dans le vent. Mais il a sa longue patience pour équipage et aidé seulement de son bambin âgé d'une douzaine d'année et du fils de son frère il vire de bord tout près de la rive en s'aidant d'une immense rame mal équarrie que les garçons agitent à l'avant avec précipitation à chaque manoeuvre, tantôt d'un côté tantôt de l'autre. Il avance tout de même bien plus vite que les felouques moins pressées qui se laissent aller selon l'antique coutume au courant, dont le majestueux tapis roulant les portes eux,

leurs familles et les moissons du Saïd, de Haute Egypte vers la Capitale.

Alors, il fait bon établir une petite tente sur le pont arrière pour s'abriter du soleil, ou bien en hiver allumer le brasero. L'enfant suffit à diriger l'énorme felouque noire plongée jusqu'aux plats bords dans l'eau et le grand gouvernail la fait dériver tantôt à rive gauche tantôt à rive droite selon le secret dessin des bancs de sable et des chenaux ou bien accoster à quelque village ami pour échanger les nouvelles sur les nouveaux bas-fonds, sur les possibilités de cargaison prochaine, ou bien pour transmettre des messages de parents et d'amis. Les raïss de l'endroit se réunissent alors en demi-cercle, accroupis sur le gail-lard arrière; on fume le narguileh pendant que les garçons avec un sceau attaché à une corde vident la cale. Il faudrait calfater la vieille felouque et le patron ne le sait que trop mais c'est une opération qui coûte très cher et avec la concurrence des chalands à moteurs ou des chalands remorqués les prix qu'on lui paye pour ses lentes livraisons sont de plus en plus bas. Les plus riches barquiers seuls peuvent se payer le luxe de faire tirer la grande masse ventrue qui pèse bien 80 tonnes avec un grand cabestan primitif sur des troncs de palmier graissés. Il y a quelques villages spécialisés dans cette opération. En passant au fil de l'eau on y voit toujours cinq ou six felouques aux ventres énormes en train d'être calfatées ou largement goudronnées, car leurs coques rugueuses ne connaissent pas d'autre peinture. Mais lui attendra le "Guéfaf", la période où l'on ferme les vannes du barrage d'Assouan et où l'eau baisse dans le Nil d'un mètre et demi environ ce qui permet de curer les canaux.

Il s'arrangera pour être à son village natal, quelques jours avant et son chaland vide sera amarré aussi près du bord que possible, touchant terre. La baisse le laissera à sec pour 40 jours, et quand l'eau reviendra elle le mettra à flot. Seulement même aidé de tous ses parents, le raïss, ne pourra en ces 40 jours, qu'obtenir un rafistolage superficiel et passer une nouvelle couche de goudron — De temps en temps la vieille felouque exige absolument une remise en état plus sérieuse. Il faudra payer le halage hors de l'eau, économiser de quoi vivre trois ou quatre mois sans travail. Et la voile, ces immense voiles qui se déchirent au bout de quelques années et qu'on n'a jamais fini de rapiécer! Aussi dès que la brise fraîchit le raïss prend des ris en ferlant la toile contre la vergue. Si le vent force encore, toutes les fellouque s'amassent aux bords, peureuses, car les patrons ne désirent pas fatiguer leur toile. J'ai assisté un jour à une scène d'une beauté tragique: tout à coup une immense voile s'est déchirée avec le claquement sec d'un coup de canon et la vergue coupée en deux pendait déjà lamentablement et s'agitait comme un étrange insecte. Le raïss avait oublié le petit banc de sable qui avait poussé depuis peu et s'était laissé porter droit dessus. L'accident se déclancha avec une soudaineté fatale, et cette erreur de quelques mètres coûtait une centaine de livres au patron.

Les raïss aiment à remonter du Caire vers la Haute Egypte, alors que leurs felouques vides, poussées par le vent constant du nord et du nord est, filent régulièrement leurs huit à neuf noeuds. — Elles dépassent aisément les petits voiliers de course et même les barges à moteur et les remorqueurs; et puis il n'y a plus de ponts,

ou si rares, au sud du Caire; on n'a qu'à se laisser aller au vent. Le travail est autrement dur dans les trajets sur les canaux du Caire vers Alexandrie ou vers Ismailieh et retour . Alors, malgré les hautes voiles faites pour aller chercher le vent par dessus les frondaisons des rives étroites, il faudra haller la felouque sur un des trajets au moins car comment louvoyer et il n'y a pas de courant dans le canal. Trois hommes sont attelés à une corde qui part du milieu du mat et marchent durant des heures le long du chemin de hallage — puis toutes les felouques se retrouvent devant l'écluse ou le pont, qui n'ouvrent qu'à certaines heures, parfois une ou deux fois par jour seulement. Alors on a le temps de se reposer on se rend visite, on cause, on offre la tasse de thé et on fume le narguileh.

Vie dure, malgré son pittoresque que celle des bateliers du Nil. — Mais entrecoupée de paresseuses descentes au fil de l'eau et d'attentes aux ponts et aux écluses. Et ce qui est vrai, c'est que l'oriental qui est en eux sait savourer ces heures de kef. Le raïss d'ailleurs aime sa condition et comme tous les marins du monde il est fier et aventureux. Il se sent sur son bateau maître à bord, et il aime aveuglément son immense corps fait de poutres épaisses de 20 cms. Le raïss égyptien est un admirable manoeuvrier, il manie l'énorme masse de son chaland à voile avec l'aisance d'une bicyclette et parfois seul à bord. Souvent en passant à travers une course de yachts, il apprécie la situation en connaisseur et s'aventure à crier un conseil. D'autres fois on voit des felouques remontant vides se livrer à un match amical l'une cherchant à déventer l'autre. Ils aiment la voile et sans doute apprécient

sourdement la beauté de leurs bateaux: on le voit par exemple à la manière dont ils ornent leurs voiles de petits drapeaux multicolores ou bien peignent leurs immenses vergues de blanc, de jaune, de bleu.

Et ils ont raison d'être fiers de leurs vaisseaux, ces marins d'eau douce ! Que ce soit le type de Damiette, avec sa voile unique, verticale, haute de 30 mètres, et très étroite, ressemblant fort au plus récentes voiles bermudiennes; que ce soit la felouque de Haute Egypte—avec ses deux mats qui portent le premier une grande voile triangulaire sur une vergue articulée au bout d'un mat court et que, par un jeu de poulies on peut maintenir soit debout, soit horizontale, et derrière une voile de misaine qu'on porte d'habitude en ciseaux. Enfin, toutes différentes, petites, blanches effilées les barques de Rosette, faites pour la mer, avec une voile latine à bôme et une belle capacité de serrer le vent, filent très joliment et font du transport "rapide" mais sans remonter très haut au sud du Caire.

Et c'est toujours la même admiration qui s'empare de l'âme, lorsqu'on les voit soudain lâchées, toutes, vingt ou trente parfois surimpressionnant leurs mâture, leurs voiles, leurs agrès à l'ouverture d'un pont, comme un essaim de papillons exotiques aux ailes immenses et déployant des centaines de mètres carrés de blancheur sur les flots jaunes roulant parmi les palmeraies.

ALEXANDRE ADOPOL

Le Rythme des Climats

La notion de climat dépend de nombreux facteurs météorologiques et ne peut en conséquence être définie très scientifiquement. La température moyenne est peut-être le facteur dominant, et c'est pourquoi l'on parle de climat tropical, climat tempéré et climat polaire. Mais on distingue aussi un climat maritime et un climat continental qui dépendent moins de la latitude que de la proximité ou de l'éloignement de la mer. A la même distance du pôle, par exemple, on relève un écart moyen de température trois fois plus grand à St. Louis dans les Etats-Unis qu'aux Açores. La quantité de pluie, les vents saisonniers, l'altitude, la nature du sol et la végétation influent également sur le climat.

La climatologie a une certaine importance pratique, surtout en ce qui concerne l'agriculture, mais son importance théorique est infiniment plus grande pour la physique du globe et pour la géologie, en général, lorsqu'on s'avise de rechercher les causes des variations de climat dans l'histoire de la terre. Ces variations sont un fait. A l'ère quaternaire, c'est-à-dire aux temps préhistoriques, il y a eu au moins trois époques glaciaires pendant lesquelles une vaste calotte de glace a couvert en Europe les pays scandinaves et une partie de l'Allemagne et des Alpes, en Amérique la moitié du continent septentrional. On a

constaté des formations glaciaires sur les montagnes de la France et de l'Afrique du nord. Le plus curieux est qu'on n'a retrouvé aucune trace de glaciations au Tertiaire et au Secondaire, mais seulement à l'ère primaire, et les calottes de glace sont autrement distribuées.

D'autres faits, relevés dans la période historique, restent tout aussi inexplicables. A partir de la fin du XVIème siècle les glaciers d'Europe se sont étendus jusque vers la moitié du XIXème; à présent ils seraient en régression. On peut donc supposer, comme le font les géologues depuis Lyell, que les phénomènes qui ont lieu à la surface de la terre ne sont pas dus à des causes exceptionnelles mais résultent de l'accumulation des mêmes causes physiques dans la suite des temps. Pourtant cette explication est loin de satisfaire beaucoup d'esprits qui invoquent des causes astronomiques diverses aux variations singulières de climat dans le passé. Cela pourrait être soit un déplacement de l'axe terrestre, soit une variation de l'activité solaire, soit même des différences de position du système solaire dans l'espace, au fur et à mesure de sa rotation dans la Galaxie.

L'astronome Jean Mascart a examiné naguère toutes ces hypothèses sans d'ailleurs en tirer de conclusions bien nettes. Comme les saisons sont dues à l'inclinaison de l'axe de rotation de la terre sur le plan de l'écliptique, il est naturel de se demander si l'angle en est bien constant. Or, on sait qu'il ne l'est pas, et qu'il y a une "précession des équinoxes" qui avance chaque année le début du printemps. L'avance est extrêmement petite puisqu'il faut 26.000 ans pour que l'équinoxe revienne à son point de départ. Mais si l'on admet, comme

l'a fait Péroche, que l'axe terrestre n'est pas fixe par rapport au globe lui-même, c'est-à-dire que les pôles se déplacent circulairement, la combinaison des deux mouvements produirait une périodicité de 43.400 ans pour le retour des périodes d'échauffement et de refroidissement d'un même point de la terre. Cette théorie n'a point reçu l'adhésion générale.

Il en est une autre qui fait intervenir l'éloignement variable de la terre par rapport au soleil au cours de sa translation annuelle. Par une sorte de paradoxe, dans notre été actuel la terre est plus loin du soleil qu'en hiver. Arago a montré que les conditions resteraient sensiblement les mêmes si le rapport était inverse, car la plus grande vitesse de la terre à la plus proche distance raccourcit de sept jours le printemps et l'été. Mais en faisant intervenir l'influence due à l'inclinaison de l'axe terrestre, Reynaud a fait voir qu'il y avait des différences cumulatives dans la chaleur reçue et que cela pourrait justifier les périodes glaciaires

Une autre hypothèse vient d'être exposée dans un livre tout récent *Le Rythme des climats dans l'histoire de la terre et de l'humanité* (1). Il est dû à M. Le Danois, zoologiste qui a écrit deux autres ouvrages sur les profondeurs de la mer et la vie des poissons. L'auteur se fonde sur l'existence d'un autre phénomène géologique, les transgressions périodiques des mers sur les continents. Elles sont selon lui la conséquence de la lutte des eaux polaires, froides et peu salées, avec les eaux chaudes de l'équateur dont la salure dépasse 35 pour 1.000. En grande masse ces eaux ne se mélangent pas. Il y a chaque année un débordement

(1) Payot, éditeur, Paris 1950.

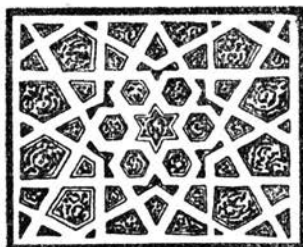
ment d'importance variable des eaux chaudes sur les eaux froides. Ce sont de véritables marées qui sont réglées en partie par les positions de la lune, ou plutôt par les positions relatives de la terre, du soleil et de la lune. Comme ces positions obéissent à une périodicité, elles provoquent le retour périodique des transgressions océaniques. Il y a un premier rythme de 18,6 années, qui correspond à la révolution des noeuds de l'orbite lunaire, un second de 111 ans et un troisième de 1850 ans. Ces périodes peuvent se combiner non seulement entre elles mais avec les sous-multiples de la plus courte. M. Le Danois établit ainsi une chronologie des transgressions océaniques, tout au moins les plus récentes; la dernière transgression séculaire aurait eu lieu en 1883, la prochaine doit avoir lieu en 1995.

Pour les temps géologiques il faudrait tenir compte d'un autre rythme, celui de la révolution du système solaire dans la Voie lactée: il est de 200 millions d'années. Il faut tenir compte aussi des influences subies par notre globe au cours de cet immense voyage. Il a pu recevoir plus ou moins de rayonnement des autres étoiles ou traverser des régions à matière interstellaire diversement absorbante. Enfin les masses internes en fusion de notre globe ont pu subir, elles aussi, des marées qui ont soulevé le fond des océans et provoqué des transgressions périodiques, d'où un nouveau rythme de 40 millions d'années. M. Le Danois jongle un peu avec l'arithmétique lorsqu'il combine les rythmes géologiques et les rythmes océaniques, et aussi leurs "harmoniques". Les commentaires qu'il fait des climats avant l'avènement de l'homme, seront peut-être jugés très risqués par les géologues. Ils s'appuient pourtant sur les

documents que l'on possède, et constituent une résurrection paléontologique très originale.

Mais ce sont les rapprochements entre les transgressions océaniques et les événements historiques qui rendent ce livre passionnant si le cours de la civilisation est lié aussi étroitement aux positions réciproques du Soleil, de la terre et de la lune par l'intermédiaire des réchauffements et refroidissements océaniques, on peut dire que l'histoire n'est plus une science conjecturale et qu'elle permet la prévision. M. Le Danois se borne à nous annoncer une série de beaux étés chauds à partir de 1975. Par suite du réchauffement, "les pays du nord sont appelés à connaître une grande prospérité alors qu'ils étaient encore encombrés de forêts et de marécages à l'époque romaine". Dans quatre ou cinq millions d'années nous jouirons d'un climat tropical. "Nous" n'est évidemment qu'une façon de parler car où sera l'humanité à cette époque. ?

RENÉ SUDRE



L'Ezbékieh

Les guerres du XVème siècle entre les Sultans mamelouks d'Egypte et les principautés ottomanes avaient illustré le nom d'Ezbek Ibn Toutoukh, comandant des armées de Kaitbay, dont les troupes trois fois victorieuses défilèrent sur la place dite depuis lors, de l'Ezbékieh. On lui érigea une mosquée qui se dressait à l'emplacement de l'actuelle statue d'Ibrahim Pacha et qui fut démolie il y a quelques dizaines d'années à cause de son état de délabrement. C'était un monument somptueux de l'art arabe dont on retrouve quelques vues dans les ouvrages laissés par d'érudits voyageurs.

Rien aujourd'hui ne distingue l'Ezbékieh des autres quartiers modernes de la capitale égyptienne, si ce n'est l'espace occupé au centre de l'agglomération par le jardin public, lequel, bien que vieux d'un siècle, n'offre aucun intérêt historique proprement dit. Pour situer l'Ezbékieh dans l'histoire, il faut remonter aux temps où cette place était un immense verger arrosé par des canaux venant du Nil et que la crue faisait déborder, transformant l'étendue en un lac, qu'on appelait Birket el Ratle. On racontait qu'à l'ombre des palmiers qui s'y dressaient du côté oriental, travaillait un fabriquant des poids dits *rotolis*; cet homme, qui se nommait Aly, fut désigné sous le sobriquet d'El Ratli, d'où le nom donné à

l'étang. Tout autour de ce bassin que sillonnaient des barques de plaisance, il y avait un collier de belles demeures qui faisaient jadis l'ornement du Caire son aspect champêtre: des routes longées de canaux, quelques palmiers et sycomores, des paysans qui allaient semer leurs graines et, ça et là, les murs de clôture de quelques vastes demeures mamelouk, dont il ne reste aucune trace depuis que les bâtisseurs modernes, de Mohammed Aly à nos jours, eurent bouleversé de fond en comble ce site deux fois célèbre.

On peut dire que de l'expédition française date cette seconde célébrité de l'Ezbékieh qui va se prolonger dans les premières années du règne de Mohammed Aly. à travers maintes vicissitudes tragiques.

Parmi les riches demeures qui bordaient l'étang, la plus remarquable était alors celle du bey mamelouk Mohammed El Alfi qui s'élevait à l'emplacement actuel de l'hôtel Shepherd's. Mohamed avait été acheté comme esclave en Asie Mineure par un négociant qui l'amena au Caire et le vendit à un chaouiche, Ahmed, surnommé *el madjnoun* (le fou), qui le maltraita. Il tomba ensuite dans un lot d'esclaves cédés au fameux chef mamelouk Mourad bey, qui l'acquitt en échange de 1000 ardebs de blé, d'où son nom d'Alfi, dérivé d'*elf*, qui correspond en arabe au chiffre des ardebs offert.

Mohamed El Alfi grandit dans la "maison" de Mourad et se distingua si bien que son maître lui donna plus tard la liberté et l'éleva au grade de kachef. Il devint bey à force d'ambition et se fit réputer à la fois pour sa valeur et ses cruautés, s'enrichissant aux dépens de fellahs dépossédés.

Il fit construire plusieurs palais somptueux au Caire et dans la province. Le dernier en date marque le couronnement de son penchant au luxe, à la cupidité. Les fenêtres donnant sur l'étang, il avait plusieurs étages dont chacun avait ses bains particuliers. Les meubles qui les garnissaient étaient taillés dans les bois les plus rares, les vitraux et les persiennes étaient également sculptés, des lustres et autres objets d'art, dont certains importés d'Europe, ornaient les murs et les plafonds. Le rez-de-chaussée donnait sur une vaste terrasse en forme de jardin dans laquelle était installé une grande fontaine d'un seul bloc de marbre, aux jets d'eau en bronze.

L'inauguration de ce palais féérique eut lieu un soir de Ramadan, en 1798; elle fut célébrée dans le faste le plus éclatant. Quelques jours après, le maître dû partir pour la province de Charkieh; il ne devait rentrer au Caire que pour rencontrer à Embabeh l'armée de Bonaparte, et dut rebrousser chemin. Le vainqueur fit son entrée au Caire et choisit le palais d'El Alfi comme résidence du quartier-général français: le bey mamelouk ne l'avait habité que seize jours.

* * *

La place de l'Ezbekieh devint dès lors le centre des activités et des réunions officielles des Français, qui y apportèrent de nombreux changements. Bonaparte fit élaguer les bosquets qui la peuplaient, et construire une route — l'actuelle rue Elfi — reliant l'Ezbékiah au port fluvial de Boulac. Dans le palais d'Eyoub bey, situé près du quartier-général, l'ingénieur Dargevel, qui avait suivi l'expédition en qualité d'"amateur", fonda un

centre de divertissements, le "Tivoli Egyptien", destiné à rappeler aux Français d'Egypte les agréments de leur patrie.

Parmi les monuments commémoratifs, Bonaparte avait fait ériger à l'Ezbékieh un obélisque en échelas recouverts de toiles peintes, que le général Kléber, dans un de ses moments de sarcasme, qualifiait de construction "aussi fragile que l'histoire de son fondateur". On voit jusqu'où allait l'animosité d'un lieutenant qui, pour être mort avant de pressentir l'avènement de son chef à la tête d'un empire, n'en a pas moins deviné ses ambitions et prédit sa chute!

Toujours est-il qu'en prenant sa succession au commandement de l'armée d'Orient, Kléber ne sut pas conjurer les événements qui devaient porter un coup funeste à l'ancienne splendeur de l'Ezbékieh. Tandis qu'il attaquait l'armée ottomane à Héliopolis et s'assurait une retentissante victoire, les habitants du Caire, trompés par quelques rescapés turcs au sujet de l'issue de la bataille, se soulevèrent et assaillirent le quartier. Plusieurs édifices, dont le palais d'El Alfi, furent bombardés. La dévastation était telle qu'un poète arabe, le cheikh Hassan El Attar, attristé par ces malheurs, a évoqué le souvenir de l'Ezbékieh en des accents qui rappellent l'adieu du dernier Abencérage à la Grenade mauresque:

"Je chante les beaux jours de ma vie qui se sont écoulés à l'Ezbékieh, heureux moments de félicité et de plaisir...

"De magnifiques demeures formaient un cercle autour du bassin et servaient de cadre à autant de lunes de beauté...

"Les feuilles de rose flottant à sa surface semblaient autant de blessures saignantes. Les

bosquets de ces lieux servaient de promenade aux gazelles turques ainsi que de repaires aux lions.”

Est-ce du repaire des *lions de guerre* qu'il voulait parler? Voici le “Sultan fort” qui rentre en vainqueur à l'Ezbékieh et soumet les insurgés. Il voit son “repaire” saccagé, ordonne qu'on le répare. Et c'est pendant qu'il inspecte les derniers travaux dans le jardin, qu'il tombe assassiné.

Quelques mois s'écourent, et le général Belliard signe l'évacuation des Français du Caire tandis que le commandant en chef Menou capitule à Alexandrie.

*
* *

Nous sommes en 1801. L'Ezbékieh, loin d'être rendu au calme, devient le théâtre d'événements mouvementés: la retraite des Français avait laissé l'Egypte aux mains des Anglais et des Turcs, mais les Mamelouks luttèrent toujours pour sa possession, sous la conduite de Mohamed Bey El Alfi l'irréductible. La lutte se poursuivait en province, et le palais du bey fut occupé par le gouverneur turc, Mohammed Khosrau.

Mohammed Aly possédait à l'Ezbékieh un palais voisin de celui d'El Alfi. C'est là qu'il fait venir Khosrau. La révolte albanaise bat son plein et Khosrau, de la fenêtre du palais de Mohammed Aly, assiste avec rage à l'incendie de ce qui fut le quartier-général français, dont il avait fait, disait-il, sa résidence “éternelle”.

— Je veux qu'on la reconstruise, dit-il. Propos qui fit rire Mohammed Aly, devenu le maître

du pays, mais l'inspira pourtant à restaurer l'ancien palais.

Il n'y séjourna que furtivement, s'y sentant menacé, et le céda à son chef des finances, qui y mourut en 1833. Le pacha l'ayant hérité de nouveau, ne l'occupa même pas. Il devint par la suite la demeure d'un dignitaire, Kamil pacha, avant de devenir en 1845 l'Institut des langues Orientales et, dix ans après, l'hôtel Shephard's qui, peu à peu, allait englober toute la superficie de l'ancien palais.

*
* *

Entretiens, l'ordre ayant été rétabli au Caire, Mohammed Aly fit transformer toute la place de l'Ezbékieh. A l'emplacement de l'étang asséché, il fit construire, sur les plans de l'ingénieur et peintre français Marilhat, un grand parc qui fut fréquenté par l'élite de la société cairote.

On doit à Marilhat un tableau célèbre intitulé: "La Place de l'Ezbékieh", exposé au Salon de 1834 à Paris, dont le poète Théophile Gautier a dit: "La vue de cette peinture me rendit malade et m'inspira la nostalgie de l'Orient, où je n'avais jamais mis le pied. Je crus que je venais de connaître ma véritable patrie."

Sous le règne d'Ismail on entoura le parc d'une grille, et il devint l'actuel Jardin de L'Ezbékieh.

Depuis lors, cette vaste étendue c'est développée en rythme fébrile de l'urbanisme moderne. De grandes artères commerciales sillonnent aujourd'hui la place en tous sens. Du vieux passé de l'Ezbékieh, rien ne subsiste que son appellation qui, depuis cinq siècles, perpétue le nom d'Ezbek,

lieutenant du Sultan Kaitbay. Le jardin est tombé peu à peu dans un état de délabrement qui semble narguer même les souvenirs récents. Cependant, comme par un curieux oubli du temps, on peut encore voir, juché au-dessus d'un magasin de la rue El Rouéi, près de la Place Khazindar, une ruine du fameux parlement institué par Bonaparte sur le modèle des assemblées tenues au Caire par les occupants turcs, mais avec représentation entièrement indigène. C'est un squelette de plafond orné de dessins polychromes en faïence, d'où les poutres moisies se détachent et pendent à même la rue.

Et le palais d'El Alfi, séjour de tant de gloires furtives? Rien, dans l'enceinte du Shepheard's, n'en marque la trace, si ce n'est, par un autre oubli du temps un arbre aux branches tordues, un vénérable banyan sous lequel, dit-on, Kléber mourut en désignant du doigt une silhouette qui se faufilait parmi les fourrés. Aucun écriteau.

FRANÇOIS DORIAN

LA VIE LITTÉRAIRE À PARIS

I. LES QUATRE LAURÉATS LITTÉRAIRES DE 1950

Les grands Prix littéraires pour 1950 viennent d'être attribués, dans un certain climat de confusion qu'il est bon de définir. En effet, les plus graves docteurs ont dû concéder que l'année avait été bonne, riche en talents nouveaux et abondamment pourvue en confirmations substantielles.

Dès lors, se posait avec plus d'acuité qu'à la fin des années précédentes le problème de la nature et de la destination des Prix: ou bien s'adresser franchement, nettement à un débutant et encourager son premier livre, et de préférence un roman, où se décèle le plus aisément le génie créateur; ou bien se rabattre sur une valeur naissante, mais déjà éprouvée et qu'il convient d'accrocher à la remorque des succès et des gros tirages.

Très caractéristiques ont été à cet égard les démarches et les prévisions autour du Prix Goncourt de 1950. Les meilleurs chroniqueurs indiquaient comme étant les mieux cotés, au départ M. Hervé Bazin, avec son troisième roman *La Mort du Petit Cheval*, et M. Michel Zeraffa, avec son deuxième ouvrage *L'Ecume et le Sel*, et encore M. André Dhôtel avec son septième ouvrage *L'Homme de la Scierie*. N'était-ce pas, au gré de quelques confidences et de quelques indiscretions, indiquer une tendance, en accord d'ailleurs avec ce que l'on sait des vrais soucis de l'académie des Dix ?

En fait, il a fallu les hasards d'un long scrutin, au cours duquel on ne se mit pas d'accord sur le nom d'un "chevronné", pour que sorte une candidature de ralliement et que triomphe M. Paul Colin, auteur inconnu, et signataire d'un livre qui avait fait peu de bruit: *Les Jeux Sauvages*.

Comme en 1949 pour le *Week-end à Zuyd-cotte* de M. Robert Merle, c'est donc bien à un premier roman que l'Académie des Goncourt a réservé sa palme. Et, sans doute, est-ce très bien ainsi. Car M. Paul Colin n'a pas dépassé la trentaine. La "jeunesse" relative, chère au vieux M. de Goncourt, est respectée. Quant à l'oeuvre, elle est riche, ornée, touffue peut-être, mais d'une bonne encre; elle évoque la province française, — cette province secrète, ardente, voire passionnée, que l'on a si souvent décrite. Mais ici, on est en Sologne; et il y a là de vieilles demeures, des châteaux quasi-magiques, de grandes forêts, des étangs mélancoliques, des jardins sauvages et des parcs touffus. L'auteur les peuple d'abord avec des enfants; accessoirement avec leurs parents. L'on suivra ensuite les enfants dans la vie, avec le lourd héritage des premiers instincts et des premiers sentiments partagés. Rudes enfants; adolescents aux "jeux sauvages" et violemment sensuels. Une débandade devant la vie... Tel est ce roman étrange, cruel, qui va son train en perpétuels rebondissements et où parfois l'auteur cède à la facilités de la scène — violente! — à faire et à filer. L'opinion littéraire a accepté, avec quelques réticences, ces épisodes un peu montés en épingle et largement cravachés de détails et de suggestions croustillants.

Pour leur part, c'est une opération inverse qu'ont faite les membres du Jury Renaudot. Eux-

mêmes, longtemps hésitants sur l'esprit de recherche et de découverte à imprimer à leur Prix, les "cadets" des Goncourt ont finalement retenu le dernier roman de M. Pierre Molaine: *Les Orgues de l'Enfer*, livre de valeur d'un écrivain classé, officier de carrière, et qui, sous ce pseudonyme, a déjà publié cinq romans de bonne facture. Le livre couronné est d'une rare puissance: c'est l'histoire d'un "faux" fou chez des fous. Il y a, comme l'a souligné Robert Kemp, du "Jongleur Rastelli" chez cet écrivain, en pleine possession d'une technique, d'une composition et d'une richesse de vocabulaire qui rappellent alternativement le Mauissant du *Horla*, l'Edgar Poë des *Contes Fantastiques* et le Huysmans d'*A Rebours*. Ces rappels n'affectent en rien la personnalité, l'originalité d'un romancier qui sait se rappeler que le roman peut s'accompagner des soins de l'artiste, du styliste — en quête d'une forme s'adaptant à son sujet. La presse littéraire a été unanime à ratifier ce choix.

Unanime aussi elle l'a été à marquer le triomphe de M. Serge Groussard dans la course pittoresque du Prix Fémina, car ce Jury, uniquement composé de femmes de lettres, a montré, lui aussi, ses incertitudes avant de se fixer sur un écrivain, dont une demi-douzaine de romans ont situé le très savoureux talent de conteur. *La Femme sans passé* est un remarquable récit, à propos duquel on a évoqué la manière de Georges Simenon. Le "découpage" rappelle la présentation chère aux cinéastes avec ses "séquences" préméditées. On y assiste, en cinq journées, à la déchéance d'une épouse criminelle. La destinée de la meurtrière, Madame Hélène, l'amène sur une péniche. Et le récit se coule dans l'épaisseur du temps lourd,

propre à ce cheminement montone sur les canaux du Loing à la Seine. Sursis pour la femme, dont le passé est trop pesant pour qu'elle puisse se raccrocher à des bonheurs possibles, à une évasion probable. Un livre qu'on prend et qu'on ne quitte pas, tant vive et soutenue se maintient l'action d'un ouvrage qui apportera au cinéma le thème renouvelé du célèbre *Quai des Brumes*.

Enfin dernier en date, le Prix Interallié a couronné le roman de M. Georges Auclair, journaliste de trente ans, dont les débuts avec *Un Amour Allemand* révèlent une bonne connaissance de l'Allemagne et des secrets replis du coeur humain.

Tel est le très honorable tableau de chasse et de classement de cette fin de l'année littéraire, au gré de quatre Prix valables et reconnus efficaces.

Satisfait-il pleinement l'esprit de justice et d'équité?

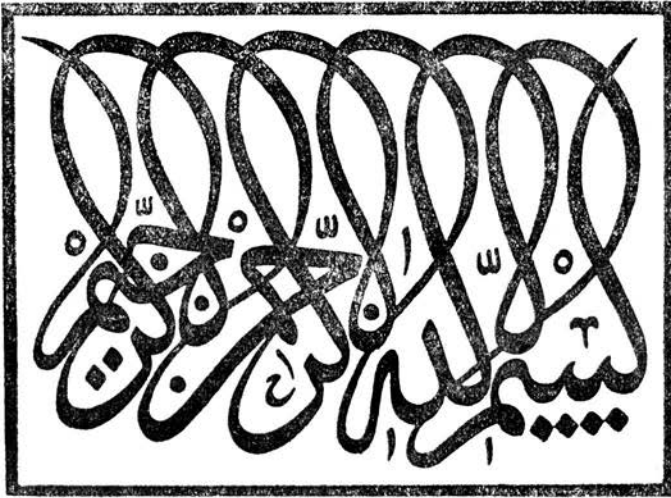
On ne saurait répondre affirmativement à la question, lorsque l'on considère la liste impressionnante des auteurs qui demeurent "sur le carreau" : un Jean Hougron, avec *Tu récolteras la tempête*, roman brûlant sur une Indochine d'actualité; Georges Arnaud, avec un récit suggestif, haletant, *Le salaire de la peur*; un J.B. Rossi, avec *Les Mal Partis*, où l'on a vu les prémises d'un nouveau Radiguet et les promesses d'un enfant (18 ans) de grand avenir; un Pierre Boulle, conteur à la Wells et à la Conan Doyle avec *William Conrad*; un Christian Murciaux, un Jean-Charles Pichon; et ce quatuor féminin: Geneviève Gennari, Suzanne Rolan-Manuel, Dominique Rolin, Marguerite Duras...

Mais ce "déchet" n'est-il pas la rançon des bonnes années? Ne marque-t-il pas l'abondance et la richesse du roman français?

Pour un peu, il faudrait penser à doubler les prix littéraires sur lesquels, interrogé par un de nos confrères, M. Henry de Montherlant (Grand Prix de littérature de l'Académie Française en 1934) disait: "J'en dirais des choses trop désagréables si je n'en avais reçu quelques-uns"!... Ce qui est une manière de les absoudre.

Il reste à souhaiter aux quatre lauréats de 1950 la carrière de leur aîné, du romancier de *La Relève du matin*.

PIERRE DESCAVES



II. PIERRE MAC ORLAN ET LE "FANTASTIQUE SOCIAL"

L'oeuvre de M. Pierre Mac Orlan occupe dans les Lettres françaises, une place bien à elle. Elle s'affirme et se prolonge en deux articulations essentielles: avec le *Manuel du Parfait Aventurier*, l'écrivain, débonnaire, tendre et perspicace, s'est amusé à dévoiler les ressorts de l'imagination et de la composition romanesques, assimilant le goût des aventures à une sorte de rançon freudienne à une manière de dissimulation érotique. Sur ce thème d'une aventure, traitée en somme narquoisement et par un qui ne saurait être dupe, c'est la série de romans et de récits, qui va de *A bord de l'Etoile Matutine* jusqu'à la *Vénus Internationale*.

D'autre part, M. Pierre Mac Orlan a voulu maintenir, combiner, mais de niveau, le réel et l'imaginaire. Il a ainsi créé une tranche de "fantastique social" où personne ne l'a jamais rejoint: *Quai des Brumes*, *Le Camp Domineau*, *La Bandera*, appartiennent à une veine qui a eu le prolongement de la Camera. D'un monde douteux, voire équivoque, il a tiré des héros authentiques. Peut-être trouverait-on dans ce genre, en poussant l'analyse, la survivance de certain goût de la chevalerie déplacé dans le sens d'un "mauvais garçonisme", en marge, mais "régulier" dans ses disciplines; et susceptible d'une qualité nouvelle de morale et d'honneur, installé à un cran social, évidemment très dégressif, mais authentique. Ce défilé de "gars" là a redresse et de "durs" à la tendresse s'effectue, avec la cantonnade, la rumeur et l'écho des

tambours de la Légion et du chant des Bataillonnaires. Et cela a conduit M. Pierre Mac Orlan à franchir les frontières voisines, des diableries des légendes de corsaires et des fables des aventuriers de tout poil et de tout crin. Un dernier aspect, et qu'il faut souligner, du talent si varié de M. Pierre Mac Orlan, c'est qu'il a été l'un des seuls à percevoir dans le réel, le drame de notre humanité, prise dans un étau, entre le progrès mécanique et les disciplines terre-à-terre, ancestrales, de la vie paysanne. Ce picard a été, à sa manière un visionnaire, un "voyant" — c'est-à-dire dans la mesure où nous n'apercevons pas le sens formel de la réalité, un "révélateur" — mais comme en se jouant, ce qui fait que les graves docteurs n'ont jamais retenu les prémisses de sa leçon.

Coup sur coup, M. Pierre Mac Orlan vient de publier deux volumes (1): le premier, *Filles, Ports d'Europe et Père Barbançon*, à la rubrique "roman", se présente comme l'édition complète et définitive de cet ouvrage. On y retrouve un Mac Orlan pour ainsi dire complet, et en pleine maîtrise de ses moyens. Ses moyens? Ils consistent dans le seul recours à son imagination, au travers de ses seuls souvenirs. Fécondée poétiquement cette imagination, laquelle n'est pas folle, mais la sage du logis, lui permet de mobiliser, dans un climat tissé de brume et qui se déplace avec la fluidité de la nuit, les figures pittoresques du Capitaine Hartmann, du père Barbançon, de la "signcrina" Bambu. Autour de ces visages centraux, surgissent des ténèbres où ils évoluent par destination: des filles, des espions, des mauvais garçons.

(1) Gallimard, Edit., Paris.

Le destin de la belle Bambu s'achève au petit jour, dans un ravin, où, au gré d'un guet-apens, elle sera abattue par les robots d'une bande rivale. Quant au Père Barbançon, énigmatique personnage, agent secret d'envergure, il mènera à "l'amateur" Hartmann, (qui lentement se fera policier puis espion), la vie dure. Dans tous les ports d'Europe, les traces des deux hommes s'effacent, puis se croisent. Mais que ce soit à Brest à Londres, à Hambourg, à Palerme, à Rouen, à Marseille, un autre personnage supervise tous ces rôles accessoires; et c'est la nuit dont M. Pierre Mac Orlan redit la mélodie impressionnante! La Nuit: variable sous tous les cieux par son essence particulière, mais scellée dans son ensemble fantastique; nuit impalpable, mais dure, faite du clignotement des lumières des bougies, des reflets des eaux glauques, des effluves marins, de l'odeur de goudron; nuits génératrices de rêves, qui sont peut-être les reflets du réel. Et l'auteur a beau nous dire qu'il a monté les êtres qu'il nous présente "de toutes pièces", on finit par leur accorder comme une sûre réalité, — celle qui condense tout ce qu'il y a d'appétit de mystère au cœur de l'homme. On a comparé cet ouvrage à quelque prodigieux "Opéra de quat'sous", dont l'orchestre serait un accordéon. Nous pensons, pour notre compte, plus à un récit, étrange mais direct, et dont la filiation serait celle d'un Edgar Poë ou d'un Nerval. A cet ouvrage, la critique a rendu justice large et cordiale. Affaire de temps: M. Pierre Mac Orlan est devenu un "classique", menue rançon de la gloire.

Encore que rien n'indique que l'auteur de *Filles, Ports d'Europe et Père Barbançon* ait d'autre ambition que celle de conter — pour son plaisir

d'abord, et pour le nôtre ensuite.

Dans *Le Bal du Pont du Nord*, suivi d'*Entre deux jours*, M. Pierre Mac Orlan conte deux aventures qui ont pour cadre, l'une Bruges, Zeebrugge et leurs environs; l'autre un pays dans le nord, où l'on fait de la betterave, et où, aux approches du conflit de 39, les hommes, désemparés, pressentent et attendent la tourmente.

Revenant sur cette oeuvre dans une préface vibrante, le romancier note qu'il a "certainement tâché de son mieux à adapter les puissances fantastiques de la vie, la grande poésie de l'ignorance congénitale, aux faits qui l'ont nourri et dont la somme considérable constitue le décor du temps présent, dont il voit la ligne de départ vers 1910" ..

C'est donc au décor que l'écrivain apporte le caractère le plus efficace du romantisme contemporain. Ses deux longs récits, *Le Bal du Pont du Nord* et *Entre deux Jours* illustrent le procédé, sur le mode hallucinant. Dans le premier récit, et dans la brume de Zeebrugge, dans le contact quotidien de ceux qui ont participé sur terre ou sur mer à la fameuse attaque de la Royal Navy sous les ordres de Sir Roger Keyes en 1918 — épisode fameux entre tous et qui pèse sur les âmes des survivants — comment, et seulement par le fait même que le narrateur s'incorpore à cette vie des survivants, renaît un vieux drame dont l'écrivain démonte les ressorts et dont il pourrait aisément démasquer le traître, c'est le secret de cette histoire, merveilleusement agencée, et où le hasard tend à tous les acteurs les pièges de la vérité.

D'un tout autre accent, et avec une sorte de prophétisme poignant, *Entre Deux Jours* met en place un groupe humain de travailleurs, la plu-

part étrangers, durement exploités et comme abêtis, mais sur lesquels veille le vieil esprit de conservation. Pour le narrateur, il y a naturellement le rêve puéril de la fameuse île déserte, — le havre de tout repos auquel aspirent, comme lui-même, ses compagnons de misère, promis à quelque nouvelle hécatombe. Rarement, on aura mieux exprimé le grand désarroi des hommes engagés dans les petits détails des événements qui se préparent au grand jour — mais que personne ne voile. Le sens traditionnel de la vie ne serait pas qu'une résignation totale, cependant. Quelques-uns sont prêts à secouer le joug. Tel est le "fantastique social" que l'écrivain organise pour nous libérer de certaines obsessions. Le décor de la misère collective masque sans aucun doute celui de la grandeur individuelle qui n'abandonne pas le cœur des hommes de bonne volonté, même s'ils sont catalogués mauvais garçons.

Mais n'allons pas plus loin que l'auteur ne le voudrait lui-même. Dans ces deux livres, et sous une forme accomplie, M. Pierre Mac Orlan nous conte la plus merveilleuse des aventures humaines celle de la libération de l'homme par ses propres mirages, par l'intermédiaire de ses propres fantômes!

Pierre DESCAVES

III. VERCORS : Plus ou Moins Homme

C'est sans doute aux époques où la civilisation risque de sombrer dans l'inhumanité que la conscience humaine en danger s'interroge le plus anxieusement sur elle-même. Devant le drame du nazisme, de la guerre, de l'occupation, l'homme ne pouvait plus se contenter de vivre et d'agir dans une civilisation menacée de mort; contraint à un retour sur soi, il lui fallait coûte que coûte—pour lutter contre l'inhumain—retrouver le sens de son humanité profonde. Que ce souci de l'humain caractérise aujourd'hui des esprits aussi divergents que Jean Paul Sartre, Jean Guéhenno, Malraux, Camus ou Vercors - n'est-ce pas un signe que la question de la condition et de la destination humaines est aujourd'hui au centre de notre pensée? Mais l'homme n'est-il pas une question éternelle pour l'homme? Les hommes du Moyen-Age ont vécu sur une idée toute faite de l'homme—l'âme chrétienne, ou animal raisonnable, ou l'un et l'autre à la fois—parce qu'ils s'inséraient dans une civilisation culturelle stable. Aujourd'hui l'idée même de civilisation est en jeu. Et nous savons si bien que les sociétés sont mortelles que nous nous demandons si la nôtre n'est pas en train de mourir.

En publiant son essai philosophique et politique *Plus ou moins homme* (1), Vercors reste donc fidèle à son projet fondamental. Il ne veut pas être un écrivain professionnel: chacun

(1) Vercors : *Plus ou moins homme*. Editions Albin Michel, Paris, 1950.

de ses livres est un témoignage dicté par les circonstances présentes devant lesquelles il se sent obligé de prendre publiquement parti. Quand, en 1941 il écrivit *le Silence de la Mer*, il était aussi peu un "homme de lettres" que le général de Gaulle, en juin 1940, n'était un homme politique, ou que Malraux, en filmant les épisodes de *l'Espoir*, n'était un cinéaste. Il le rappelle aujourd'hui: "En 1941, j'ai pris pour la première fois la plume et écrit *le Silence de la Mer* parce que personne ne le faisait et qu'il fallait bien que quelqu'un se décidât. J'ai écrit cette histoire parce qu'il fallait que subsistât pour l'avenir le témoignage qu'une conscience française pouvait en pleine guerre décider sans haine de lutter jusqu'à la mort"...*La Marche à l'Etoile*, de 1943, était un nouveau témoignage, contre les crimes commis par Vichy; *Le Songe*, contre les horreurs des camps de concentration; *les Yeux et la Lumière*, contre la tentation du désespoir. Chacun de ces livres est un acte, répond à une exigence intérieure. Vercors le reconnaît aisément: il n'est en définitive ni moraliste ni philosophe, ni romancier. "Etre un homme, conclut-il, suffit à mon ambition".

En réunissant un essai original sur l'essence et la destination de l'homme et un ensemble d'articles et de conférences qui posent de manière plus concrète les problèmes de la condition humaine, Vercors donne à son oeuvre un approfondissement nouveau, mais assume courageusement une tâche redoutable: définir philosophiquement l'essence de l'homme, sans être un philosophe;—prendre parti dans ses conduites politiques concrètes, sans être un homme politique. Mais précisément un homme au sens plein du mot, ne saurait éluder cette double tâche. On ne saurait évoquer les débats politiques

concrets que Vercors poursuit avec plusieurs intellectuels communistes français, ses anciens compagnons de résistance, sans les replacer dans toute leur actualité politique: retenons-en seulement un immense effort pour sauvegarder l'unité spirituelle de la résistance, et pour maintenir un dialogue et une collaboration entre intellectuels communistes et non communistes. Cette volonté d'honnêteté et de compréhension ne fut pas, il faut l'avouer, pleinement réciproque et Vercors dut espacer sa collaboration aux *Lettres Françaises*. Ce besoin d'une pensée et d'une action foncièrement honnêtes est devenu, hélas, le signe distinctif de quelques individualités. Des truismes moraux — la fin poursuivie ne justifie pas tous les moyens, le mensonge systématique détruirait tout ordre social — sont devenus des affirmations audacieuses, presque des paradoxes.

Mais c'est sans doute l'analyse philosophique de l'essence de l'homme qui constitue la partie la plus nouvelle de cet essai. *Plus ou moins homme*: voilà un titre qui eût paru provocateur au rationalisme classique, pour lequel l'essence de l'homme était un principe universel et donné. Tous les hommes sont également raisonnables, disait Descartes. Que l'humain ne soit pas donné en nous, mais conquis par un effort constant, par un dépassement toujours précaire de l'animalité, c'est un des traits fondamentaux de la pensée moderne. Vercors en propose je crois, une conception extrême: l'homme est dans la nature, ses comportements spontanés, instinctifs n'ont rien encore d'humain. C'est dans la lutte pour dépasser la spontanéité naturelle que l'humanité se crée et s'affirme en nous. Le point où l'être humain se détache de la bête est celui où la conscience s'ar-

rache à l'organisme, c'est-à-dire à la nature, par volonté de connaître ou d'agir. "Cet arrachement, conclut Vercors, est dissidence, cette volonté est révolte; ainsi l'essence même de l'homme est la rébellion — et par suite rébellion l'essence de tous ses actes". On voit ce qui relie et sépare Vercors de la pensée classique: l'homme est *détaché* de la nature, il est esprit, — "roseau pensant" — selon le rationaliste; il est, pour Vercors *arraché* à la nature. Rébellion, dissidence: ces mots évoquent une expérience vécue, celle du ressaisissement français devant l'oppression nazie. Et l'on comprend mieux combien l'expérience de la résistance a forgé l'intelligence en même temps que l'âme de Vercors.

Sans doute le philosophe qui chercherait à dégager la "doctrine" de Vercors se heurterait-il parfois à des maladroites d'expression et de pensée, à des truismes. Mais précisément, ce n'est pas sur ce plan abstrait qu'il faut la juger: *Plus ou moins homme* est un essai au sens même où *le silence de la Mer* était une nouvelle. L'un et l'autre sont avant tout le témoignage d'une conscience. Et il est singulièrement émouvant de penser que, par un imprévisible concours de circonstances, le nom même de leur auteur est devenu anonyme et symbolique depuis qu'il fut porté par le plus glorieux maquis français.

JEAN-LOUIS BRUCH

SAN-MARTIN

**DE RANDAL LEMOINE ESCALADA
ET JACQUES DUPONT**

Le programme dit: "Fresque lyrique et dramatique en sept parties". Et c'est bien une fresque en vérité, une fresque largement développée, qui retrace les épisodes d'une vie qu'on pourrait dire "exemplaire", et qui le demeure, en effet, par la pureté du héros de l'indépendance sud-américaine. L'auteur du poème, M. Randal Lemoine-Escalada, l'a bien compris: il a pris le ton de l'épopée, et il a cependant su demeurer simple, éviter le péril de boursoufler ses personnages, et, partant de leur faire perdre leur humanité. L'oeuvre littéraire est réussie. L'oeuvre du musicien, M. Jacques Dupont, ne l'est pas moins, et son mérite est grand: lui, risquait d'être écrasé par le sujet, et bien plus encore que l'écrivain, car le danger était double venant d'un côté de la nécessité de laisser à un beau texte sa part légitime, et d'un autre, de l'embaras où se trouve l'artiste à qui l'on confie le soin de suggérer par la couleur des sons, si l'on peut dire, tant de paysages, tant de conflits et d'états d'âme aussi divers.

Juan-José San-Martin, né à Yapeyu, en Argentine, en 1778, est mort à Boulogne-sur-Mer en 1850. On a célébré récemment ce centenaire, et l'ouvrage qui a été donné au Théâtre des Champs Elysées en grande solennité, clôt les fêtes commé-

LES ARTS — LA MUSIQUE

moratives par un hommage d'une rare qualité: les manifestations de cette sorte, quel qu'en soit l'éclat, sont ordinairement passagères; celle-ci demeurera, car la partition de Jacques Dupont et le texte de Randal Lemoine-Escalada ont tout ce qu'il faut pour durer.

Le premier épisode a pour décor la nef qui emporte San-Martin vers le Nouveau-Monde où il est né, mais qu'il a quitté depuis l'adolescence: à Madrid, il a fait ses études militaires; puis il a gagné ses galons, jusqu'au grade de colonel en servant dans l'armée espagnole, il s'est illustré à Albufera, à Bailen. Mais ces batailles sanglantes ne sont rien près du combat qui se livre en lui-même. En longeant les côtes d'Espagne, il sent naître le doute: cette Espagne à laquelle l'attachent tant de liens, peut-il, doit-il, s'insurger contre elle? Doit-elle entraîner à sa suite les peuples qu'il veut libérer de l'oppression? Conflit déchirant de sentiments, de devoirs contraires. Mais le héros finit par voir clair en lui-même: c'est pour la liberté qu'il se battra. Jacques Dupont a fait ici un large et magnifique emploi des chœurs: c'est à eux qu'il confie le soin de rappeler à San-Martin tous les souvenirs de sa jeunesse et de sa vie d'officier espagnol. Et ces voix venues de la terre, ces accents déchirants émeuvent l'auditeur et préparent au drame.

Le héros a pris terre en Amérique. Il va former l'armée de la révolte — l'armée des Andes: et c'est le second épisode. Il lui faut des hommes, des vivres, des armes. Les femmes elles-mêmes travaillent pour la libération du pays. La voix pure de Maria de los Remedios dit le vœu des mères et des amantes, prêtes à sacrifier ce qui leur est le plus cher. Au troisième épisode, c'est

un moine, Fray Luis Beltran qui prêche la guerre: la cause des rebelles est sainte, et les cloches des églises, changées en canons, vont elles-mêmes concourir à la victoire. Chant passionné, violent, dont le tour populaire exprime merveilleusement la fièvre du moment. Sur une basse obstinée, de plus en plus rapide, la voix du moine qui harangue la foule, devient de plus en plus pressante. La page de Jacques Dupont est d'un effet saisissant.

San-Martin a passé les Andes. Il a culbuté les Espagnols à Chacabuco et à Maipu, et, jusqu'au Pérou, il va poursuivre leurs troupes en retraite. Un chant de triomphe s'élève. Le général envoie en Argentine un bulletin de victoire qu'emporte un messenger: galopant nuit et jour, l'homme brûle les étapes. La scène est d'une étonnante réussite: le rythme du galop scande le texte, entraîne la musique, toujours plus vite, jusqu'au moment où les forces de l'homme et de sa monture s'épuisent. Et puis, on repart, et l'on arrive enfin au terme de la course. Il faut remonter au *Mazzeppa* de Liszt pour trouver l'équivalent de cette admirable page.

Le sixième épisode est, au contraire, tout de calme et de sérénité: Maria de los Remedios va mourir, à Buénos-Aires; et, avant de quitter cette terre, elle dialogue avec la Mort qui vient la prendre. Après un court prélude symphonique, elle parle, dit son angoisse, ses regrets. La Mort l'apaise. Et c'est alors un chant doux comme une berceuse: "Ta petite épouse est morte, José.." La prière s'achève par une phrase du violon, sur la chanterelle, qui monte, monte, comme l'âme s'envole vers le ciel...

Le septième et dernier épisode nous fait assister au départ du libérateur pour l'Europe. Sa tâche est remplie. Il a délivré les nations qui aspiraient à l'indépendance. Il a aboli l'esclavage. Par acclamation, on l'a nommé Protecteur du Pérou; mais de sourdes rivalités vont le déborder. Il est las; il sait, ce sage, que l'ingratitude des peuples est l'ordinaire récompense de ceux qui l'ont si bien servi. Et il décide de partir: son exil volontaire sur la terre de France qu'il a jadis combattue, s'achèvera dans la sérénité. C'est le voeu qu'il exprime dans une ardente prière — le voeu qui sera exaucé non sans que les infirmités, les maux physiques venus en conséquence de ses fatigues, ne l'accablent en ses derniers jours. Il mourra aveugle, vingt-huit ans après son retour.

Aucune des qualités nécessaires pour mener à bien une tâche aussi périlleuse n'a manqué à Jacques Dupont. Le souffle, d'abord qu'atteste la variété des moyens mis en oeuvre, la diversité si nettement marquée par la musique dans chacun des épisodes. Mieux même: la chanson que Fray Luis Bertran entonne comme péroration à son singulier sermon, la course du message à travers les Andes et la pampa, offraient au compositeur des pièges qu'il a évités avec une adresse parfaite, que ces difficultés elles-mêmes ont tourné à son avantage, et cela par l'emploi des moyens les plus directs, les plus francs. Loin de ruser, il est allé droit au but. Et c'est cette sincérité qu'on admire. C'est elle qui servie par une technique éblouissante trouvera sa récompense dans le succès durable de son *San-Martin*

René DUMESNIL

“LES PELERINS D'EMMAUS” ORATORIO DE GUSTAVE BRET

Ce n'est pas le plus mince mérite des orchestres de la Radiodiffusion française que de s'efforcer de réparer l'injustice dont souffrent trop souvent des compositeurs dont le seul tort est d'avoir produit de grandes oeuvres nécessitant l'emploi (fort onéreux aujourd'hui) de solistes et de chœurs nombreux. Les associations symphoniques reculent devant les frais entraînés par des exécutions qui, comme on dit, ne “paient pas”. Et nous resterions dans l'ignorance des ouvrages qui honorent le plus l'école française si, de temps à autre, l'Orchestre National ou l'Orchestre radiosymphonique de Paris ne les inscrivaient à leurs programmes.

Le fait s'est encore produit ces jours derniers: *Les Pèlerins d'Emmaüs* ont été diffusés par l'Orchestre radiosymphonique, sous la direction de l'auteur, Gustave Bret. Réparation tardive, certes puisqu'il n'y a pas loin de cinquante ans que Mangelberg donna, au Concertgebouw d'Amsterdam, la première audition de ce bel oratorio. Réparation et, aussi, épreuve redoutable: le demi-siècle écoulé a vu se produire bien des changements dans le goût musical, dans les modes qui gouvernent les choses de l'esprit comme elles régissent toutes choses. Debussy, puis Ravel sont venus, puis ont cédé la place à la jeune génération qui, partant en guerre contre les “deliquescences” de l'impresionnisme, ne voyait de salut que dans le “retour à Bach” — oubliant d'ailleurs que le *cantor* n'était point seulement le plus parfait exemple de la

maîtrise des formes, mais tout autant un musicien complet dont les oeuvres attestent les qualités du coeur non moins que la rigueur de sa technique.

Il s'est trouvé que *Les Pèlerins d'Emmaüs* portent le même témoignage sur leur auteur. A les entendre, on devine la grande culture de l'esprit qui conçut un tel ouvrage. On est non moins sûr de la noblesse de ses sentiments, de la générosité de son coeur. L'oeuvre est humaine, au sens le plus large du mot — comme sont humaines, *les Passions*, *l'Oratorio de Noël* et *l'Actus tragicus*. Si les titres de quelques chefs-d'oeuvre de Bach reviennent sous ma plume c'est d'abord parce que l'on ne peut manquer de les évoquer en entendant *Les Pèlerins d'Emmaüs*, et c'est aussi parce que Gustave Bret a été, en 1904, le fondateur de la Société Jean-Sébastien Bach, et qu'il en est resté l'animateur durant plus de trente ans. Il s'est dévoué à la tâche de faire connaître, de faire aimer, l'oeuvre du Cantor de Leipzig, et s'il n'a produit qu'un petit nombre d'ouvrages, c'est parce qu'il a tout sacrifié à cet apostolat, où il eut pour collaborateur Alexandre Cellier, organiste de l'église réformée de l'Etoile. Chaque année, il y dirigeait une dizaine de concerts, et l'on peut dire que l'église était trop petite pour contenir les auditeurs que l'excellence de ces auditions y attirait.

Né à Brignoles, dans le département du Var, en 1875, Gustave Bret fit de solides études à l'université d'Aix-en-Provence avant de se consacrer à la musique. Venu à Paris, il fut l'élève de Ch. M. Widor pour l'orgue puis entra à la Schola et suivit les cours de composition de Vincent d'Indy. De 1898 à 1903, il remplaça son maître Widor à l'orgue de Saint-Sulpice, et c'est pendant ces

années-là qu'il écrivit *Les Pèlerins d'Emmaüs*. Peu après, il devint un des critiques musicaux les plus appréciés de la presse parisienne, et ses articles de *l'Intransigeant*, qui donnent un reflet impartial et complet de la vie du théâtre lyrique et des concerts dans la capitale mériteraient d'être réunis en volumes. Mais Gustave Bret a toujours eu l'impardonnable défaut de ne point se scudier de lui-même; et c'est pourquoi la Radiodiffusion a fait œuvre méritoire en exécutant son oratorio.

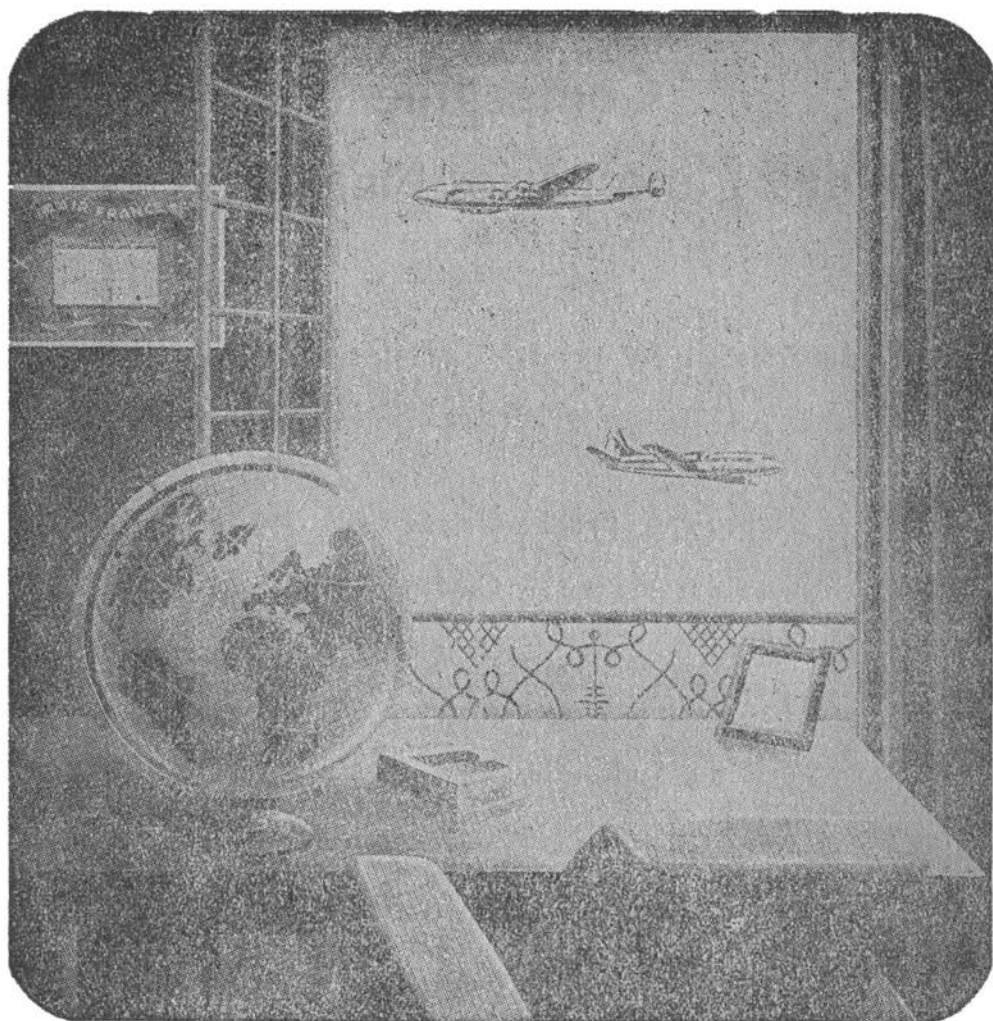
Le prélude orchestral, solidement développé, atteste la filiation franckiste de Gustave Bret, mais affirme en même temps sa personnalité. Ce qu'il doit à Franck, et plus encore à Bach certainement, c'est la rigueur du plan, le parfait équilibre de l'architecture sonore. Ce qui est bien personnel, c'est la manière dont il bâtit sur ces assises l'édifice instrumental et vocal de son oratorio: ici et là, de belles échappées ouvrent de larges perspectives par lesquelles la sensibilité, la tendresse même de son esprit religieux se laisse apercevoir. Mais ces effusions sont concises, et comme pudiques: la ligne mélodique demeure pure; elle modèle sa courbe sur la simplicité du récit évangélique dont elle reflète la poésie sans en trahir jamais la grandeur.

Le livret suit pas à pas les textes de saint Luc et de saint Jean: deux des disciples de Jésus font route vers Emmaüs et, bouleversés par le drame du Golgotha, s'entretiennent de la crucifixion du Maître. Et voici que Jésus vient vers eux, sans qu'ils le reconnaissent. Ils lui font part de leur douleur; ils lui disent que quelques femmes ont trouvé le sépulcre vide, et qu'elles sont revenues en disant que des anges leur étaient apparus et les avaient assurés que le Christ était vivant.

Après qu'ils ont fait le récit de la Passion, et qu'ils ont rapporté les paroles des saintes femmes, le choeur, très doucement d'abord, s'élève, puis s'enfle en un crescendo puissant, bientôt renforcé par l'orchestre, et s'achève enfin dans un magnifique *alleluia*. La seconde partie est construite symétriquement à la première: Jésus, entré avec les deux disciples, se fait reconnaître. A Thomas qui doute, il fait toucher les plaies de ses mains, de ses pieds, de son flanc. Le musicien développe le thème de l'hymne de la Résurrection, et l'oratorio prend fin sur une paraphrase de *l'O filii et filiae*. Ce finale large, puissant, de tour familier comme la phrase liturgique qui lui sert de base, rappelle par sa beauté simple quelques-uns des chorals de Bach auxquels on peut, sans rien d'excessif, le comparer.

Telle est l'oeuvre que l'Orchestre radiosymphonique de Paris, les chœurs Yvonne Gouverné, les solistes Froumenty (Jésus), Jean Giraudeau et André Vessières (les disciples) ont exécutée sous la direction de l'auteur avec une perfection digne des plus grands éloges. On ne peut que souhaiter de réentendre bientôt ce bel oratorio: on y trouvera une haute leçon de probité artistique et de sincérité.

RENÉ DUMESNIL



**VOYAGEZ VITE ET CONFORTABLEMENT DANS
UNE AMBIANCE AGRÉABLE GRACE AUX AVIONS**



AIR FRANCE



•• Alexandrie : 3, rue Fouad Ier - Tél. 21257

Direction régionale et Aérogare - Midan Soliman Pacha Tél. 79914-15

Agences : Le Caire Imm. Shepheard's Tél. 45670

ET TOUTE AGENCE DE VOYAGES RECONUE

BANQUE MISR

S. A. E.

Fondée en 1920

R. C. Caire No. 2

Siège Social : LE CAIRE

151, RUE MOHAMED BEY FARID (ex EMAD EL DINE)

Téléphone No. 78295 et 78090

Succursale à Alexandrie :

9, Rue Talaat Harb Pacha



**AGENCES DANS TOUTES LES VILLES
IMPORTANTES ET PROVINCES D'ÉGYPTE.
CORRESPONDANTS
DANS LE MONDE ENTIER.**



**Toute Opération de Banque
Location de Coffres Forts
Caisse d'Epargne**

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

Siège Social : Paris — 14, Rue Bergère

AGENCES EN EGYPTE

ALEXANDRIE

LE CAIRE

PORT-SAID

R. C. 255

R. C. 360

R.C. Canal II



TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Ouvertures de Crédits Documentaires

Location de Compartiments de Coffres-Forts



Agences en : FRANCE — GRANDE-BRETAGNE
BELGIQUE — INDE — AUSTRALIE — MA-
DAGASCAR — TUNISIE.

Filiale à NEW-YORK : THE FRENCH-AMERI-
CAN BANKING CORPORATION, 31, Nassau
Street

BANQUE BELGE ET INTERNATIONALE EN EGYPTE

Société Anonyme Egyptienne

Capital Souscrit	L.Eg. 1.000.000.—
Capital Versé	500.000.—
Réserves au 1^{er} Juillet 1949	240.000.—



LE CAIRE - HELIOPOLIS - ALEXANDRIE



**MONS DE CAISSE AU PORTEUR
SERVICE DE CAISSE D'EPARGNE
COFFRETS EN LOCATION**



**Correspondants dans les principales
Villes du Monde**



**TRAITE TOUTES
OPÉRATIONS DE BANQUE**



R.C.C. 39

R.C.A. 692



Revue de Culture et de Synthèse
Franco - Asiatique

- Pour tous ceux qui désirent se tenir au courant de la culture de l'Extrême-Orient et de l'évolution de ses élites, la revue mensuelle France-Asie est une référence indispensable.
- A côté d'études sur la pensée, les arts et les littératures asiatiques, FRANCE - ASIE offre aussi au lecteur des articles par les meilleurs écrivains français et d'abondantes notes et chroniques.

en vente au Caire dans les bonnes librairies
P.T. 20 l'exemplaire

On s'abonne auprès de la Revue du Caire
Un an P.T. 200

ÉDITIONS DE LA REVUE DU CAIRE

BIR HAKIM

Volumes in-8°

PIERRE JOUGUET

L'ATHÈNES DE PÉRICLÈS ET LES DESTINÉES DE LA GRÈCE
UNE RÉVOLUTION DANS LA DÉFAITE

ÉTIENNE DRIOTON

LE THÉÂTRE ÉGYPTIEN

GASTON WIET

POSITIONS

DEUX MÉMOIRES INÉDITS SUR L'EXPÉDITION D'ÉGYPTE

BERNARD DES ESSARDS

LA TOSCANE ET L'UNITÉ ITALIENNE

ALEXANDRE PAPADOPOULO

UN PHILOSOPHE ENTRE DEUX DÉFAITES

Capitaine BOUCHARD

JOURNAL HISTORIQUE : LA CHUTE D'EL-ARICH

(décembre 1799)

VLADIMIR VIKENTIEV

LE CHOC (*roman*)

Volumes in-16°

TAHA HUSSEIN

LE LIVRE DES JOURS (*roman*)

TEWFIK EL HAKIM

JOURNAL D'UN SUBSTITUT DE CAMPAGNE (*roman*)

LA CAVERNE DES SONGES (*roman*)

GEORGES DUMANI

LA PAIX DU SOIR (*roman*)

LE DISQUE DES JOURS

VUES SUR LA GUERRE

LE TEMPS DE SOUFFRIR

GOHA ET SON ÂNE

MAHMOUD TEYMOUR

LA FILLE DU DIABLE (*contes*)

CAPITAINE G...

UN TÉMOIGNAGE

GASTON BERTHEY

UNE VIE A TATONS (*roman*)

La Revue du Caire

LA PLUS IMPORTANTE REVUE

DE LANGUE FRANÇAISE AU MOYEN-ORIENT



*au service des Échanges Culturels entre l'Orient
et l'Occident*



NOTRE PROGRAMME :

* FAIRE CONNAITRE AU PUBLIC INTERNATIONAL LES PRINCIPALES OEUVRES CONTEMPORAINES OU CLASSIQUES DE LANGUE ARABE.

* *Tenir les intellectuels d'Europe au courant des tendances importantes et des problèmes culturels qui préoccupent l'élite intellectuelle d'Orient.*

* PUBLIER TOUTES LES CONTRIBUTIONS IMPORTANTES A L'ÉTUDE DE L'HISTOIRE ET DE LA CIVILISATION ORIENTALES, QU'ELLES SOIENT DUES A DES SPÉCIALISTES D'EUROPE OU D'ÉGYPTE ET D'ORIENT.

* *Permettre aux écrivains d'Égypte de langue française de s'exprimer et d'être appréciés dans le monde.*

* TENIR LES MILIEUX CULTIVÉS D'ÉGYPTE ET D'ORIENT AU COURANT DES TENDANCES INTELLECTUELLES ET DES PRINCIPALES RÉALISATIONS ARTISTIQUES D'OCCIDENT.

LA
REVUE DU CAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

3, RUE NEMR, LE CAIRE

Tél. 41586

LE NUMÉRO : 18 PIASTRES.

Abonnement pour l'Égypte : UN AN..... P.T. 150.—
pour l'Étranger : UN AN P.T. 175.—

La **REVUE DU CAIRE** est représentée en France
par les Editions des **CAHIERS DU SUD**
28, Rue du Four, PARIS (VIe)

PRIX DU NUMÉRO 180.— frs.

ABONNEMENT, UN AN 1600.— frs.

On s'abonne sans formalités auprès des Éditions des
CAHIERS DU SUD, 28, rue du Four, PARIS (VIe)
C.C.P. 101. 819 à Paris

N.B. — Les Bureaux de la Revue sont ouverts
tous les jours de 10 h. à 12 heures.